



LE
TERRORISME ALLEMAND
EN
BELGIQUE

PAR ARNOLD J. TOYNBEE

*De Liège à Malines.**(v) Louvain.*

Les Allemands entrèrent à *Louvain* le 19 août. Les troupes belges n'essayèrent pas de défendre la ville, et les autorités civiles s'étaient préparées en vue de l'arrivée des Allemands. Elles avaient fait recueillir toutes les armes appartenant à des particuliers et les avaient déposées à l'hôtel de ville. Cela avait été fait quinze jours avant l'occupation allemande,⁽¹⁾ et cette mesure fut renouvelée, pour plus de sûreté, dans la matinée même du 19.⁽²⁾ Le chef de la police municipale fait remarquer avec quel excès de scrupule

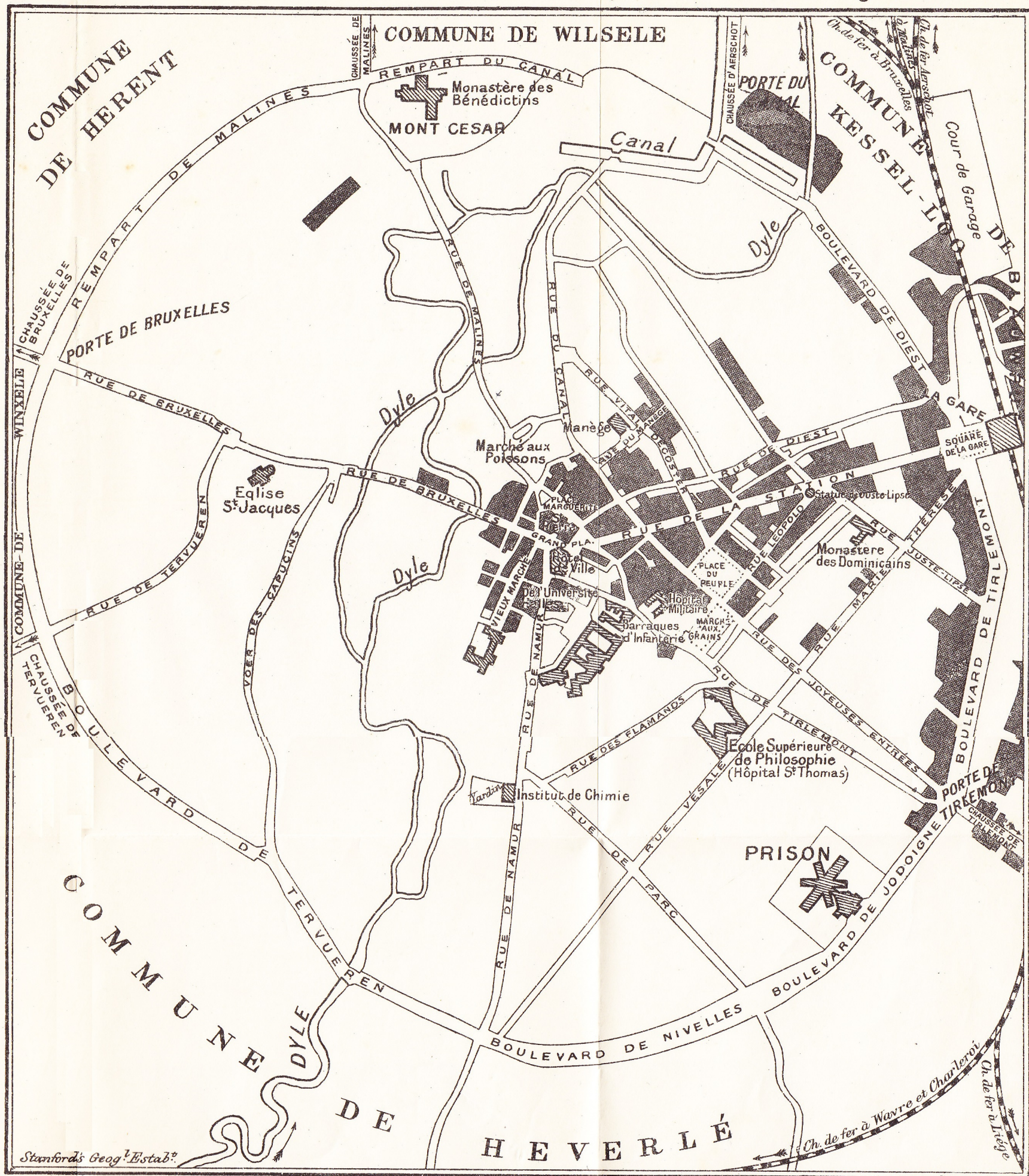
⁽¹⁾ "Germans," p. 26.

⁽²⁾ e 23.

LOUVAIN

CROQUIS D'UNE CARTE FAISANT PARTIE DU LIVRE BLANC ALLEMAND.

Les hachures ■ indiquent les quartiers incendiés, et sont une reproduction exacte de l'original allemand.



Stanford's Geog. Estab.

0 200 400 600 800 Yards 0 200 400 600 800 1000 Mètres
 0 ¼ ½ Mille 0 1 Kilomètre

Echelle approximative (ceci ne se trouve pas sur l'original allemand).

on obéit à l'ordre donné. "Du vieux bric-à-brac, des 'flingots' (Flinten) les plus invraisemblables et des sabres ébréchés, même des rasoirs!"⁽¹⁾ Les habitants de Louvain étaient, en réalité, terrifiés. Ils avaient appris ce qui s'était passé dans les villages des environs de Liège, à Tongres et à St. Trond, et dans la soirée du 18 août, la veille de l'arrivée des Allemands, les réfugiés de Tirlemont s'étaient précipités en masse dans la ville.⁽²⁾ Le bourgmestre, comme ses collègues des autres villes belges, avait, le 18 août, fait poser des affiches recommandant à la population la confiance et le calme.

L'entrée des Allemands eut lieu, le 19, sans désordre. Le commandement allemand fit aussitôt des réquisitions considérables, et les troupes furent logées chez les habitants. Un officier demanda, dans une maison, des logements pour 50 hommes. "Revolver au poing . . . il visita chaque chambre en détail: 'Wenn es nicht gut geht, alles kaput!' Telle fut sa conclusion."⁽³⁾

C'était l'époque des vacances, et les logements des élèves de l'université étaient vides. Beaucoup de maisons étaient fermées; les soldats allemands enfoncèrent les portes et les pillèrent.⁽⁴⁾ Ils volèrent d'énormes quantités de vin, sans que leurs officiers s'y opposassent. "Les soldats ne se gênaient point pour boire dans la rue le contenu des bouteilles volées, et l'on rencontrait constamment des soldats ivres."⁽⁵⁾

Il fut aussi commis beaucoup de dégâts, pour le

(1) R 29; cp. "Germans," p. 9; Chambry, p. 14; e 5 R 24.

(2) "Germans," p. 15; R 24.

(3) Chambry, p. 16.

(4) e 2; R 7, 10.

(5) R 24; Chambry, p. 17.



19.—CAPELLE-AU-BOIS.

simple plaisir de détruire — “ meubles cassés, miroirs et cadres brisés, tapis souillés et ainsi de suite.”⁽¹⁾ La maison du professeur van Gehuchten, un savant dont la réputation est internationale, fut l’objet d’une malignité spéciale, comme en ont témoigné plusieurs personnes, dont le fils du professeur. “ Ils détruisirent, déchirèrent et jetèrent dans la rue les manuscrits et les livres de mon père (qui étaient très nombreux) et démolirent entièrement la bibliothèque et son contenu. Ils détruisirent aussi le manuscrit d’un ouvrage important de feu mon père qui était entre les mains de l’imprimeur.”⁽²⁾ Un autre témoin dit : “ Ce pillage fit scandale ; il fut porté à la connaissance du général allemand, qui en parut fort contrarié, mais n’ordonna aucune mesure de protection.”⁽³⁾

Le pillage fut même commis avec méthode. Un domestique, chargé par un professeur de garder sa maison pendant son absence, s’aperçut, le 20 août, que les Allemands “ avaient cinq fourgons automobiles devant la maison. Je les ai vus emporter de la maison de mon maître du vin, des couvertures, des livres, etc., et les charger sur les voitures. Ils enlevèrent tout ce qui avait de la valeur, y compris les meubles. . . . Je les ai vus briser les verres, la porcelaine et les vitres.”⁽⁴⁾ Le 20 août, il avait déjà été commis des actes de violence dans la banlieue. A Corbeek-Loo, une jeune fille de 16 ans fut violée par six soldats, et frappée de cinq coups de baïonnette, parce qu’elle leur résistait. Ses parents furent retenus par des hommes armés de fusils.⁽⁵⁾ A midi, le 20 août,

(1) “ Horrors,” p. 31.

(2) e 25.

(3) R 24 ; cp. R 11 ; e 2 ; “ Germans,” p. 25.

(4) e 23.

(5) e 2 ; R 18.



20.—CAPELLE-AU-BOIS.

la ville " était comme une écurie. Les rues, les trottoirs, les places publiques et les parterres de fleurs piétinés avaient disparu sous une couche de fumier." (1)

Le 20 août, les autorités militaires allemandes couvrirent les murs de proclamations : " Des atrocités ont été commises par des francs-tireurs " (belges). (2) " S'il arrive quelque chose aux troupes allemandes, *le total sera responsable* " (3) (tentative des Allemands pour traduire en français la doctrine prussienne de la responsabilité collective). Les portes devaient rester ouvertes la nuit ; les fenêtres donnant sur la rue devaient être éclairées. Les habitants devaient rester chez eux entre 8 heures du soir et 7 heures du matin. La plupart de ces affiches étaient toutes prêtes, et rédigées en allemand, en français et en russe. Il n'y eut d'affiches en flamand qu'après les événements du 25 août. Cependant le flamand était la seule langue parlée et comprise par au moins la moitié de la population de Louvain.

Les autorités allemandes prirent aussi des otages. (4) Le bourgmestre, un conseiller municipal et un sénateur furent enfermés et gardés à l'hôtel de ville le premier jour de l'occupation. A partir du 21 août, ils furent remplacés successivement par d'autres notables, parmi lesquels le recteur et le vice-recteur de l'université. Le 21 août, il y eut une nouvelle proclamation allemande, par laquelle il était ordonné aux habitants (pour la troisième fois) de livrer leurs armes. (5) Les réquisitions et les actes de pillage commis individuellement par des officiers et des

(1) " Germans," p. 25.

(2) " Germans," p. 26 ; R 24.

(3) " Horrors," p. 31.

(4) R 7, 24.

(5) R 10.



21.—CAPELLE-AU-BOIS : L'ÉGLISE.

soldats continuèrent et, dans la soirée du 24 août, le bourgmestre fut traîné à la gare et menacé d'un revolver par un officier allemand qui venait d'arriver par le chemin de fer avec 250 hommes et qui voulait pour eux, immédiatement, un repas chaud et des matelas. Le major von Manteuffel, l'Étappen-Kommandant, fut appelé, et le bourgmestre fut relâché, mais sans réparation.⁽¹⁾ Ce jour-là aussi, les blessés allemands furent évacués de Louvain⁽²⁾ — précaution de mauvais augure — et, dans le courant du lendemain, il fut donné des avertissements verbaux.⁽³⁾ Dans la matinée du mardi 25 août, Madame Roomans, la femme d'un notaire, aurait, dit-on, reçu des officiers allemands logés chez elle le conseil de quitter la ville. Dans l'après-midi, vers 5 heures, une autre dame rapporta qu'un officier logé chez elle, en prenant congé, avait ajouté : " Je souhaite que vous soyez épargnée, car maintenant cela va commencer." A l'heure du souper, lorsque les premiers coups de feu furent tirés et l'alarme donnée, des officiers logés dans diverses maisons se seraient écriés : " Pauvres gens ! " ou auraient pleuré, dit-on.

Dans la matinée du 25 août il y avait peu de troupes allemandes à Louvain. La plus grande partie de celles qui y étaient entrées le 19 était partie pour le front dans la direction de Malines et était en train, à cet instant précis, de repousser la sortie que les troupes belges d'Anvers firent le même jour. A mesure que l'offensive belge progressait, le son du canon s'entendait de mieux en mieux à Louvain,⁽⁴⁾

(1) R I, 24 ; " Germans," pp. 28-9.

(2) R 29.

(3) R 2, 24, 29.

(4) " Germans," p. 31 ; Grondijs, p. 34 ; e I ; R I, 8, II, 17.



26.—LOUVAIN : PLACE DE LA STATION.

et la garnison allemande devint de plus en plus inquiète. Des estafettes venant du front se succédaient à la Kommandantur⁽¹⁾ ; à 4 heures on sonna la générale,⁽²⁾ les troupes qui étaient dans la ville se rassemblèrent et se mirent en marche dans la direction des faubourgs du nord-ouest,⁽³⁾ et des fourgons du train entrèrent en désordre par le même côté, "les conducteurs avaient le revolver à la main et paraissaient très excités."⁽⁴⁾ En même temps, des renforts⁽⁵⁾ descendaient du train à la *station* qui se trouve à l'extrémité est de la ville, et qui est reliée à la *Grand'Place* et aux bâtiments de l'université par la large et droite artère de la *rue de la Station*, que bordent les maisons particulières des plus riches habitants. Ces nouvelles troupes furent logées par leurs officiers dans les quartiers voisins de la station.⁽⁶⁾ La cavalerie fut réunie sur la *place du Peuple*, vaste espace situé à peu de distance à gauche de la *rue de la Station*, à mi-chemin à peu près de la *Grand'Place*.⁽⁷⁾ La place était déjà remplie des fourgons renvoyés du front dans la journée. Comme les renforts continuaient à débarquer et que les quartiers avoisinant la *station* se remplissaient, les derniers arrivés se dirigèrent vers la *Grand'Place* et l'*hôtel de ville*,⁽⁸⁾ qui était le siège de la Kommandantur.

Pendant ce temps-là, l'émotion allait croissant. Vers 7 heures, une compagnie de landsturm qui,

(1) "Germans," pp. 31-2.

(2) e 1.

(3) e 1 ; "Germans," p. 32 ; D 7, 8.

(4) "Germans," p. 32.

(5) "Germans," p. 32 ; Davignon, p. 97 ; R 17.

(6) Chambry, p. 21 ; e 3 ; R 17.

(7) R 7 ; D 46.

(8) D 46.



22.—LOUVAIN : PRÈS DE L'ÉGLISE ST. PIERRE.

dans la journée, avait été envoyée dans la banlieue du nord-ouest, fut renvoyée par le chef de bataillon à la *place de la Station*, la grande place qui s'étend devant les *bâtiments de la station*, et d'où la *rue de la Station* conduit au centre de la ville.⁽¹⁾ Les piquets de police militaire,⁽²⁾ au centre de la ville, étaient sur le qui-vive. Entre 7 heures et 7 heures 30, on sonna de nouveau l'alarme ⁽³⁾ et les troupes arrivées dans l'après-midi sortirent de leurs logements et prirent les armes.⁽⁴⁾ Elles étaient dans un état de nervosité extrême. Elles avaient voyagé toute la journée ; elles étaient entrées dans la ville à la tombée de la nuit et elles ne savaient pas s'orienter dans les rues et ignoraient de quel côté pouvaient venir les troupes ennemies que l'on croyait sur le point de se montrer. C'est dans ces circonstances que, un peu après huit heures, la fusillade commença à Louvain.

Tout le monde s'accorde à dire qu'elle commença sur un signal donné. Un témoin belge,⁽⁵⁾ demeurant près de la *porte de Tirlemont*, a vu une automobile militaire allemande venant rapidement du *boulevard de Tirlemont*, faire des signaux lumineux à la porte, puis repartir aussitôt. Une fusillade suivit immédiatement. Les troupes allemandes qui bivouaquaient *place de la Station* virent deux fusées, la première verte, la seconde rouge, partir, l'une après l'autre, du centre de la ville.⁽⁶⁾ Au même instant elles essuyèrent des coups de feu. Plus tard dans la nuit on vit une autre fusée semblable monter au-dessus des flammes.⁽⁵⁾ Il est naturel de supposer que ces fusées, de même que les signaux lumineux de l'automobile,

(1) D 7, 8. (2) e 1 ; R 8. (3) R 7, 17.

(4) Chambry, pp. 22-33. (5) R 6.

(6) D 7, 10, 12, 13, 14-18, 22 ; cp. D 46.



23.—LOUVAIN : L'ÉGLISE ST. PIERRE.

étaient des signaux militaires allemands, semblables à ceux dont on se sert communément la nuit dans les armées européennes. Il y avait eu déjà deux fausses alertes dans l'après-midi et dans la soirée ; il n'est pas invraisemblable qu'il s'en soit produit une troisième. Les troupes allemandes de la *place de la Station* ont supposé que les signaux avaient été faits par des Belges (et par conséquent par des civils belges, puisque les troupes belges ne parvinrent pas jusqu'à la ville), parce que ces signaux furent suivis de coups de feu dirigés contre elles. Elles ne purent croire que ces coups de feu étaient tirés par erreur par leurs camarades, et cependant on a des preuves convaincantes que c'est ce qui arriva.

Il est certain que les soldats allemands tirèrent les uns sur les autres sur au moins deux points — *rue de la Station* et *rue de Bruxelles*, voies qui conduisent à la *Grand'Place* de deux directions opposées.

Un témoin belge,⁽¹⁾ dont l'habitation était située *rue de la Station*, a déclaré ceci : “ Nous étions attablés dans la salle à manger lorsque, vers 8 h. 15, des coups de feu furent brusquement tirés dans la rue par des cavaliers allemands venant de la gare. La troupe campée sur la place riposta et une automobile se dirigeant vers la gare dut s'arrêter tout à coup en face de chez moi et faire machine en arrière pendant que ses occupants tiraient. Ce fut, en moins de quelques secondes, un vacarme épouvantable de coups de browning et de fusil. La fusillade était nourrie, elle se propageait même dans la direction du boulevard de Diest. Elle devint tellement forte que des coups de canons furent tirés. La rencontre des troupes allemandes se poursuivit jusqu'à la Grand'



24.—LOUVAIN: L'ÉGLISE ST. PIERRE VUE DES RUINES.

Place où on fit tirer au moins deux fois les mitrailleuses. Le combat dura ainsi de quinze à vingt minutes, avec acharnement ; il continua ensuite, encore près d'une heure, mais avec moins de violence "

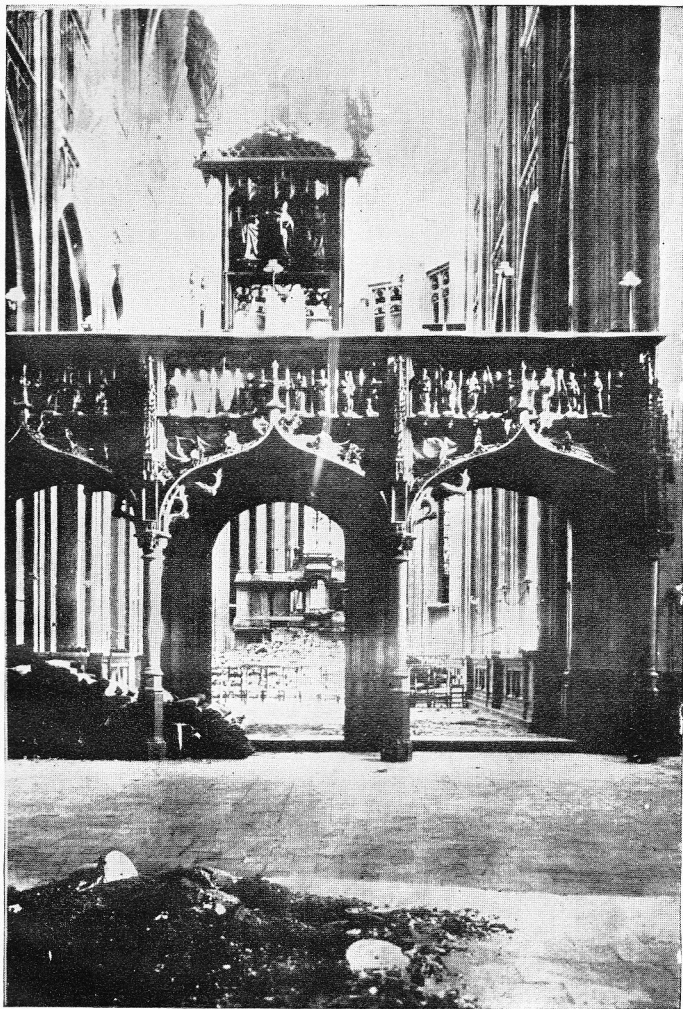
" A 8 heures sonnantes," a déclaré un autre témoin,⁽¹⁾ " des coups de feu se firent entendre, partant de la direction de la *Place du Peuple*, où se trouvait réunie la cavalerie allemande. Une partie du charroi, qui se trouvait rue Léopold, fit demi-tour et partit à fond de train dans la direction de la gare. Je me trouvais sur le seuil de ma porte, et j'entendis siffler les balles qui partaient de la place du Peuple. A partir de ce moment, une fusillade nourrie éclata et des charges de cavalerie se succédèrent dans la direction de la gare."

La panique de la *place du Peuple* a été décrite de la façon suivante par un officier allemand⁽²⁾ qui était présent : " J'entendis l'heure sonner dans un clocher . . . L'obscurité était complète. Au même instant, je vis une fusée verte monter au-dessus des maisons situées au sud-ouest de la place . . . On tirait sur les troupes allemandes qui étaient sur la place. Comme je faisais à cheval le tour de la place, je fus désarçonné par un coup de feu au moment où je passais du côté nord-est. J'ai entendu distinctement le grondement des mitrailleuses, et les balles sifflaient autour de moi . . . Après être tombé de cheval je fus écrasé par un caisson d'artillerie dont les chevaux, effrayés par la fusillade, s'étaient emballés . . . "

Les coups de feu dont fut atteint cet officier venaient évidemment des troupes allemandes dans la *rue Léopold*, où ils attaquaient la maison du professeur Verhelst. La compagnie de landsturm qui

(1) R 7.

(2) D 46.



25.—LOUVAIN: L'ÉGLISE ST. PIERRE—INTÉRIEUR.

bivouaquait sur la *place de la Station* ripostait vigoureusement à ce qu'elle croyait être le feu des Belges venant de la *rue Léopold* et de la *rue de la Station*.

“ J'étais sur la *place de la Station* avec ma compagnie vers huit heures moins dix,” dit l'officier commandant.⁽¹⁾ “ J'étais là depuis cinq minutes, lorsque tout à coup, sans que je m'y attendisse, on tira sur ma compagnie des maisons environnantes, des fenêtres et des mansardes. En même temps, j'entendis un feu vif du côté de la *rue de la Station*, ainsi que des rues adjacentes.” (Précisément le quartier où étaient logées les troupes nouvellement arrivées.) “ On tirait aussi des fenêtres de mon hôtel — de ma chambre même ” — (occupée, sans doute, par quelque soldat arrivé dans l'après-midi, pendant que le témoin était de service à la porte de Malines) . . .

“ Alors, mettant genou à terre, nous tirâmes sur les maisons d'en face . . . Je m'abritai, avec ma compagnie, sous les portes de quelques maisons. Pendant l'attaque, cinq hommes de ma compagnie furent blessés. Le fait qu'il y eut si peu de blessés est dû à ce que les habitants tiraient trop haut . . .

“ Environ une heure plus tard, je fus appelé par son Excellence le général von Boehn, qui se tenait près de là. Son Excellence me demanda un rapport circonstancié, et quand j'eus fini, il me dit : ‘ Pourriez-vous affirmer sous serment ce que vous venez de me dire—particulièrement que les premiers coups ont été tirés des maisons par les habitants ? ’ Je lui répondis : ‘ Oui, je peux le jurer. ’ ”

Mais quelle preuve l'officier avait-il du fait dont il jurait ? Les coups de fusil n'étaient pas douteux ;

(1) D. 8.

mais il ne fournit aucune preuve de l'identité de ceux qui les ont tirés ; et un autre témoin,⁽¹⁾ qui demeurait dans une maison donnant sur la *place de la Station*, affirme, avec une égale certitude, que les assaillants étaient des soldats allemands.

“ Un peu avant huit heures,” dit-il, “ nous entendîmes un coup de fusil, suivi immédiatement de deux autres, puis une fusillade générale commença. J'allai aussitôt dans mon jardin ; les balles volaient tout près de moi ; je rentrai dans la maison, et de mon balcon je vis les Allemands se battant non contre des Belges, mais les uns contre les autres, à une distance de 200 ou 300 mètres. A 8 heures, il commence à faire nuit ; mais je suis parfaitement certain que c'étaient des Allemands combattant contre des Allemands. Le tir des deux côtés passait juste devant ma maison et du côté opposé au chemin de fer. J'étais étendu à plat ventre sur le balcon et je voyais tout. Ils se battirent dur pendant près d'une heure. Les officiers donnaient des coups de sifflet et criaient des ordres ; il y eut une confusion terrible, jusqu'au moment où, de part et d'autre, ils s'aperçurent qu'ils tiraient les uns sur les autres et cessèrent de tirer. Une demi-heure plus tard, à peu près, j'entendis, de l'autre côté du chemin de fer, une mitrailleuse — on me dit, par la suite, que les Allemands s'en étaient servis pour tuer des civils. Cela continua certainement pendant au moins cinq ou six minutes, avec, de temps en temps, des interruptions de quelques secondes. . . ”

Ce combat, près de la *Station*, paraît avoir été le premier et le plus violent de tous ; mais la panique se répandit comme une traînée de poudre dans toute

la ville. Elle était augmentée par les chevaux qui s'étaient emballés *place du Peuple* et ailleurs et qui, sans cavaliers, galopèrent dans toutes les directions — à travers la *place de la Station*,⁽¹⁾ d'un bout à l'autre du faubourg de *Corbeek-Loo*,⁽²⁾ tout le long de la *rue de la Station*,⁽³⁾ et de la *rue de Tirlemont*,⁽⁴⁾ puis de la *rue de Bruxelles*⁽⁵⁾ et de la *rue de Malines*.⁽⁵⁾ Les troupes, gagnées par la panique, tiraient, affolées, ou prenaient la fuite.

“ Vers 8 heures,” dit un témoin,⁽⁶⁾ “ la *rue de la Station* fut le théâtre d'une débandade de chevaux et de fourgons dont plusieurs furent renversés. Un feu sec de mousqueterie éclata alors ; il venait de la police allemande de la *rue de la Station* qui, voyant venir des troupes en désordre, s'imagina que c'était l'ennemi. Une autre preuve de leur erreur est que, plus tard, la même nuit, des soldats allemands commandés par un officier entrèrent dans une boutique appartenant aux F. et que gardait leur neveu B. ; ils lui ordonnèrent en braquant sur lui leurs revolvers de les cacher dans la cave. Quelques heures plus tard, entendant passer des troupes, ils le forcèrent d'aller voir si c'étaient des Français ou des Allemands, et quand ils surent que c'étaient des Allemands, ils s'écrièrent : ‘ Alors nous sommes en sûreté,’ et ils rejoignirent leurs compatriotes.”

Ces nouvelles troupes, arrivant précipitamment dans la ville au milieu du tumulte, furent à leur tour saisies de panique et se jetèrent dans la mêlée. “ Le 25 août,” dit un des soldats dans son journal,⁽⁷⁾ “ nous sommes sur le qui-vive à *Grinde* (raffinerie de sucre) ; là aussi tout est brûlé et détruit. De *Grinde*,

(1) D 8, 22.

(2) R 20.

(3) R 3.

(4) “ Germans,” p. 33.

(5) R 13.

(6) e r ; cp. R 8.

(7) Morgan, p. 102.

nous continuons notre route vers Louvain, où de tous les côtés se présente un horrible spectacle : cadavres d'hommes et de chevaux ; automobiles en flammes ; l'eau empoisonnée ; à peine avons-nous atteint les faubourgs de la ville que la fusillade recommence plus vive que jamais ; naturellement nous faisons demi-tour et nous balayons la rue ; après quoi nous faisons pleuvoir sur la ville une grêle de projectiles."

Dans la *rue Léopold*, qui va de la *rue de la Station* à la *place du Peuple*, "à 8 heures exactement, une violente fusillade crépita." Les troupes nouvellement arrivées, qui étaient sous les armes depuis l'alerte de 7 heures, "prirent aussitôt la fuite, à toutes jambes. De notre cave," dit un propriétaire qui avait logé des soldats,⁽¹⁾ "nous les vîmes courir à perdre haleine."

Il y eut, *rue des Joyeuses-Entrées*,⁽²⁾ un seul coup de fusil suivi d'un feu de mousqueterie et de mitrailleuse. Des fourgons et des automobiles sortaient en hâte de la ville par la *rue du Parc*, et des fantassins par la *rue de Tirlemont*.⁽³⁾ Dans la *rue des Flamands*, qui va perpendiculairement d'une de ces deux rues à l'autre, "à huit heures dix minutes il fut tiré un coup de feu tout près de l'*Institut supérieur de Philosophie*" (devenu alors l'Hôpital St. Thomas)." Nous en avions à peine fait la remarque," dit un membre du personnel de l'hôpital,⁽⁴⁾ "que d'autres détonations suivirent. En moins d'une minute, les coups de fusil et de mitrailleuse se mêlèrent dans un terrible vacarme. Nous entendions le galop sourd des chevaux se mêler, *rue de Tirlemont*, au bruit sec des armes à feu."

(1) Chambry, p. 23.

(2) R 2.

(3) "Horrors," p. 38.

(4) "Germans," p. 33.

Mgr. Deploige, président de l'Institut et directeur de l'hôpital, rapporte que " Brusquement, à 8h. 10 (heure belge), éclata simultanément sur différents points : à la porte de Bruxelles, à la porte de Tirlement, rue de la Station, rue Léopold, rue Marie-Thérèse, rue des Joyeuses-Entrées, rue de Tirlemont, etc., une vive fusillade.⁽¹⁾ C'étaient les soldats allemands qui tiraient des coups de fusil et de mitrailleuse. Certaines maisons furent littéralement criblées de balles ; plusieurs personnes furent tuées chez elles."

Plus haut, dans la *rue de Tirlemont*, dans la direction de la *Grand'Place*, se trouvait une caserne d'infanterie belge qui avait été transformée en hôpital pour les soldats allemands légèrement blessés. Les malades étaient déjà dans un état de surexcitation nerveuse. " Chaque homme," dit l'un d'eux,⁽²⁾ " avait son fusil auprès de lui, ainsi que des cartouches à balle." " Vers 9 heures," dit un autre,⁽³⁾ " on entendit des coups de feu. . . Nous nous rassemblâmes dans la cour. Un sergent-major nous distribua des cartouches, et je sortis avec une vingtaine d'hommes. Nous fûmes salués, *rue de Tirlemont*, par une vive fusillade d'armes de petit calibre. . . Entrant de force dans un restaurant d'où étaient partis les coups, nous avons trouvé le propriétaire en possession d'environ cent cartouches de browning. Il fut arrêté et fusillé." " Alors," continue le premier, " nous nous sommes lancés à l'assaut de toutes les maisons d'où l'on avait tiré. . . Ceux qui furent trouvés armés furent immédiatement fusillés ou tués à la baïonnette. . . J'ai moi-même, avec un camarade,

(1) R 27. Aussi *rue Vital Decoster*, au nord de la *rue de la Station* (R 13).

(2) D 29 ; cp. R 2.

(3) D 20 ; cp. D 25, 27.

tué à coups de baïonnette un habitant qui m'attaquait avec un couteau"

Qui donc, attaqué dans sa maison par un homme armé, entré de force, ne se défendrait pas avec un couteau? Le témoin avoue que sur 25 civils que l'on fit sortir de la maison, 5 seulement étaient armés. Étaient-ils "armés" de couteaux? Et si l'on a trouvé des boulets chez eux, est-il constaté qu'ils n'aient pas rendu leurs pistolets à l'ordre? Le témoin ne prétend pas avoir trouvé les pistolets eux-mêmes. L'armée allemande, elle aussi, se sert de brownings. Et au point où en était la panique à ce moment, beaucoup de soldats allemands avaient pénétré dans des maisons particulières et tiraient des fenêtres où ils s'étaient postés. Deux soldats allemands entrèrent de force dans la maison du professeur Verhelst (16, *rue Léopold*) et tirèrent de la fenêtre du deuxième étage dans la rue. D'autres Allemands qui passaient s'écrièrent: "On a tiré, ici," et ripostèrent en tirant à leur tour.⁽¹⁾ Mgr. Ladeuze, recteur de l'Université de Louvain, se promenant avec un collègue dans le jardin de l'*Institut de Chimie, rue de Namur*, vit deux Allemands, cachés dans les arbres, qui tiraient par-dessus le mur dans la rue.⁽²⁾ En outre, des témoignages allemands établissent de façon certaine que des Allemands ont, par erreur, tiré les uns sur les autres ailleurs que dans le voisinage de la *Station*.

"Je sais pertinemment," dit un témoin belge,⁽³⁾ "que, le 25 août, les Allemands ont tiré les uns sur les autres. Ce jour-là, vers 8 heures, j'étais *rue de Bruxelles*, à Louvain. J'étais caché dans une maison.

(1) "Germans," pp. 41, 107; e 24: R 29.

(2) "Germans," p. 107; Grondijs, p. 58.

(3) e 5; cp. e 13; R 10.

Il y avait, à un bout de la rue, un peloton de soldats allemands qui tiraient sur un autre peloton, à l'autre bout. J'ai vu moi-même la chose. Le lendemain, j'ai parlé à un soldat allemand nommé Hermann Otto — simple soldat dans un régiment bavarois. Il me dit lui-même qu'il s'était trouvé dans la *rue de Bruxelles* la veille au soir, et que les deux pelotons qui avaient tiré les uns sur les autres étaient des Bava-rois et des Polonais ; il était, lui-même, parmi les Bava-rois. . . ”

Les Polonais attribuèrent ouvertement l'erreur aux Bava-rois. Un Polonais catholique blessé, transporté pendant la nuit au couvent des Dominicains de la *rue Juste-Lipse*, dit aux moines : “ Qu'il a été blessé par une balle allemande au cours d'un échange de coups de fusil entre deux groupes de soldats allemands.”⁽¹⁾

Le jeudi suivant, un soldat polonais blessé, recueilli dans l'hôpital des Sœurs de Marie à Wesemael, voyant des troupes allemandes passer sur la route de Wesemael à Louvain, s'écria, en s'adressant à une des religieuses : “ Ces cochons ivres ont tiré.”⁽²⁾

Les pertes que les Allemands s'infligèrent entre eux ne semblent pas, cependant, avoir été considérables. Un témoin allemand⁽³⁾ vit “ deux chevaux du train et plusieurs soldats morts ” étendus *place du Peuple*. Un autre⁽⁴⁾ vit, près du *monument Juste-Lipse*, le cadavre d'un soldat tué d'une balle qui lui avait traversé la bouche. Mais la plupart se déclarent étonnés de la faiblesse des pertes causées par un feu aussi violent. Un médecin militaire allemand dit, pendant la nuit, à un professeur belge⁽⁵⁾ : “ C'est

(1) xxi, p. 115.

(4) D 9.

(2) R 5.

(3) D 20.

(5) R 13.

vraiment un miracle que par cette violente fusillade aucun soldat n'ait été blessé." "Un feu meurtrier fut dirigé contre nous," dit le chirurgien du deuxième bataillon de landsturm de Neuss,⁽¹⁾ "venant du No. 120 de la *rue de la Station*. Je ne peux expliquer que nous n'ayons pas été tués tous ou en partie que par le fait que nous suivions le côté de la rue d'où partaient les coups et qu'il faisait nuit." "Un feu terrible," dit le major von Manteuffel, l'Étappen-Kommandant,⁽²⁾ "fut dirigé contre nous des maisons entourant la *Grand'Place*, qui était alors remplie d'artillerie (une batterie), de fourgons du train, de camions automobiles et de tonneaux de benzine. . . Je crois que trois hommes furent blessés, principalement aux jambes." Le général von Boehn, commandant le neuvième corps d'armée de réserve, estime⁽³⁾ les pertes totales en tués, blessés et manquants de son état-major, qui était stationné *place du Peuple*, "à 5 officiers, 2 fonctionnaires, 23 hommes et 95 chevaux." "Je constate que les habitants ont tiré beaucoup trop haut," note un sous-officier d'une compagnie de landsturm postée *place de la Station*. "Ce fut une chance, car sans cela, étant donné le feu effrayant dirigé contre nous de toutes les maisons de la *place de la Station*, la plupart des officiers et des soldats allemands eussent été tués ou grièvement blessés."⁽⁴⁾

Les soldats allemands qui étaient à Louvain semblent donc non seulement avoir tiré les uns sur les autres, mais avoir exagéré, dans leur surexcitation, les dangers qu'ils coururent en conséquence de leurs erreurs réciproques. Avec le temps, la légende grandit. La dernière déposition citée fut reçue le 17 septembre 1914, moins d'un mois après l'événement. Mais le

(1) D 9.

(2) D 3.

(3) D 1.

(4) D 10.

même témoin, interrogé de nouveau le 19 novembre, déclara ceci : “ Beaucoup d’entre nous furent blessés et quelques-uns même mortellement. . . Je maintiens absolument ma déposition du 17 septembre,” ajoute-t-il naïvement en conclusion.

Dans la nuit du 25 août, les soldats allemands étaient affolés au point d’avoir perdu toute raison et toute notion de justice. Ils supposèrent aveuglément que c’étaient les civils et non leurs camarades qui tiraient sur eux, et quand ils découvrirent leur erreur, ils accusèrent intentionnellement les civils pour sauver leur propre réputation.

Le directeur et le chirurgien en chef de l’hôpital St. Thomas allèrent dans la rue après la première fusillade. Trois soldats, la baïonnette au canon, se jetèrent sur eux en criant : “ Vous avez tiré ! Mourez ! ” — et ce ne fut qu’avec beaucoup de difficulté que ces deux messieurs obtinrent qu’on leur laissât la vie sauve. Lorsque la fusillade reprit, un sergent se précipita dans l’hôpital en vociférant. „ Qui a tiré ici ? ” demanda-t-il ; puis il mit le personnel de l’hôpital aux arrêts.⁽¹⁾ Cela n’était que le résultat de la panique ; mais il y eut des cas où, par des manœuvres criminelles, les civils furent accusés d’avoir tiré et furent punis. On avait compris que les preuves matérielles contre l’armée allemande seraient écrasantes. Toutes les douilles de cartouches ramassées dans la rue étaient allemandes,⁽²⁾ et il a été déclaré que toutes les balles extraites des blessures des soldats allemands étaient de provenance allemande.⁽³⁾ Les

⁽¹⁾ “ Germans,” pp. 33-5.

⁽²⁾ R 25.

⁽³⁾ R 29 (Déclaration de l’abbé Van den Bergh, accrédité par S.E. le cardinal Piffi, prince-évêque de Vienne, pour faire une enquête pour le compte de la Priester-Verein de Vienne) ; cp. R 25.

Allemands, confondus par ces preuves, ne reculèrent devant aucun acte de mauvaise foi pouvant faire passer la culpabilité de leurs têtes sur celles de leurs victimes belges.

“ Les Allemands détélèrent les chevaux d’une ambulance de la Croix-Rouge belge,” a dit un témoin belge⁽¹⁾ demeurant *place de la Station*, “ les effrayèrent pour les faire galoper dans la rue et en tuèrent trois à coups de fusil. Deux chevaux tombèrent tout près de chez moi. Ils prirent ensuite un casque d’artilleur belge et le déposèrent sur le sol, de façon à préparer une mise en scène destinée à faire croire que les Belges avaient combattu dans la rue.”

A une heure avancée de la nuit, un détachement de soldats allemands passait devant la maison d’un des professeurs, lorsqu’un coup de feu retentit, suivi d’une volée tirée par les soldats dans les fenêtres de la maison. Les soldats se ruèrent à l’intérieur et accusèrent les locataires d’avoir tiré le premier coup de fusil. Ils étaient fous de rage, et le professeur et sa famille faillirent perdre la vie. Un sergent montra sa botte pour donner à entendre que le coup l’avait frappé ; mais un témoin avait vu, d’une autre maison, ce sergent tirer lui-même le premier coup et faire ensuite le même geste pour exciter ses camarades.⁽²⁾

Un chirurgien d’état-major, logé chez un curé, dans le faubourg de *Blauwput*, prétendit avoir été blessé par des civils, alors qu’en réalité il était tombé d’un mur. Dans la matinée du 26, l’officier qui commandait dans ce quartier arrêta à *Blauwput* cinquante-sept hommes y compris le curé, dans l’intention de les décimer comme représailles pour les blessures reçues par le chirurgien et deux autres

(1) e 8.

(2) R 3 ; cp. e 24.

soldats. Le curé eut la bonne fortune d'être exonéré ; mais le chirurgien arriva avec une poignée de cartouches de revolver qu'il prétendait avoir trouvées dans la maison du curé. L'officier lui dit : " Allez-vous-en. J'ai fait moi-même la perquisition dans cette maison," et le chirurgien s'éloigna honteux. Le curé ne fut pas mis au nombre des victimes ; mais il n'en fut pas moins fusillé un homme sur dix.⁽¹⁾

Pour les autorités militaires allemandes de Louvain, c'était déjà un principe officiel reconnu que " les civils avaient tiré." Mgr. Coenraets, vice-recteur de l'Université, était, ce jour-là, retenu comme otage à l'hôtel de ville. Un dominicain, le père Parijs, s'y trouvait au moment où la fusillade éclata ; il venait demander un laissez-passer pour rester dehors, la nuit, au service des ambulances. Il fut gardé aussi, et l'on fit venir l'échevin Schmit. Le général von Boehn, commandant le neuvième corps de réserve, arrivant de Malines, harangua ces otages, et von Manteuffel, l'Étappen-Kommandant, leur fit parcourir la ville gardés par des soldats. En chemin, on arracha de sa maison le baron Orban de Xivry, pour le joindre aux autres. Le cortège s'arrêtait de temps en temps dans les rues, et les quatre otages étaient forcés de faire savoir à leurs concitoyens, en flamand et en français, que, si les coups de fusil ne cessaient pas, les otages eux-mêmes seraient fusillés, la ville frappée d'une amende de vingt millions de francs, les maisons d'où partaient les coups brûlées et la ville de Louvain entière bombardée par l'artillerie.⁽²⁾

Mais les " représailles " contre la population civile avaient déjà commencé. Aux coups de feu tirés des

⁽¹⁾ R 29 ; cp. e 26.

⁽²⁾ D 1 (von Boehn), 2, 3 (von Manteuffel), 9, 49 (2).

maisons par des soldats allemands sur des soldats allemands qui se trouvaient dans la rue, il fut répondu par un assaut général des maisons qui se trouvaient à portée. “ Ils enfoncèrent les portes à coups de crosse de fusil,” dit une femme belge⁽¹⁾. . . : “ Ils tirèrent dans les soupiraux des caves.” “ A l’hôtel de ville,” dit von Manteuffel,⁽²⁾ j’ai vu une compagnie, installée au rez-de-chaussée, riposter des fenêtres au feu des habitants. Devant l’hôtel de ville, sur les marches du perron, j’ai aussi vu des soldats tirer dans la direction des maisons pour répondre au feu des habitants.” “ Personnellement,” dit un officier d’état-major,⁽³⁾ “ j’ai eu l’impression très nette que l’on tirait sur nous, de l’hôtel Marie-Thérèse, avec des mitrailleuses.” (C’est fort probable, et cela ne prouve qu’une chose, c’est que ceux qui tiraient étaient des soldats allemands.) “ Le feu des mitrailleuses dura quatre ou cinq minutes, et nos troupes ripostèrent immédiatement, puis finalement prirent d’assaut la maison et y mirent le feu.” “ L’ordre nous vint de l’arrière de tirer sur les maisons,” dit un fantassin qui venait de débarquer du train et qui entra dans la ville avec l’unité à laquelle il appartenait.⁽⁴⁾ “ Sur quoi nous avons tiré sur les façades des maisons des deux côtés. Jusqu’à quel point il fut répondu à notre feu, je ne saurais le dire ; le bruit et la confusion étaient trop grands.” “ Nous nous sommes alors dispersés des deux côtés,” dit un élève-caporal du même bataillon,⁽⁵⁾ “ et nous avons tiré sur les fenêtres des étages supérieurs. . . . Je ne saurais dire combien de temps a duré la fusillade. . . . Nous avons alors commencé à tirer sur les fenêtres du rez-de-chaussée aussi, et nous avons arraché un

(1) e 13 ; cp. R 17, 24.

(2) D 3.

(*) D 2, cp. D 11.

(4) D 36 (1),

(5) D 36 (2).

certain nombre de volets. Je suis entré dans la maison d'où le coup était parti avec quelques autres qui avaient enfoncé la porte. Nous n'avons trouvé personne dans la maison. Cependant, dans la pièce d'où était parti le coup, il y avait sur la table une lampe à pétrole renversée qui fumait encore. . . ."

Ces attaques contre les maisons finissaient inévitablement par des incendies en masse. "Les troupes allemandes," comme le disent les rédacteurs du Livre blanc allemand, dans leur résumé des événements de Louvain, "durent recourir à des contre-mesures énergiques. Conformément aux avis comminatoires, les habitants qui avaient pris part à l'attaque furent fusillés, et les maisons d'où étaient partis les coups furent incendiées. On ne put empêcher le feu de gagner d'autres maisons et de détruire d'autres rues. C'est ainsi que la cathédrale (l'église collégiale de St. Pierre) prit feu aussi: . . ."

Il y a, dans le Livre blanc allemand, une carte où sont indiqués les quartiers incendiés. Le feu prit naissance *place de la Station* et se propagea, par le *boulevard de Tirlemont*, jusqu'à la *porte de Tirlemont*. Il reprit de l'autre côté du chemin de fer et détruisa les faubourgs de l'est. Puis il gagna la *rue de la Station* et le cœur de la ville et détruisit l'*église de St. Pierre*, les *Halles* (siège de l'Université), et l'incalculable *bibliothèque de l'Université*. Mais ce ne fut pas un accident, comme le prétend le rapport allemand; ce fut l'œuvre intentionnelle des troupes allemandes, qui firent usage du même appareil incendiaire employé à Visé, à Liège, et ailleurs.⁽¹⁾

(1) *Area of incendiarism*: "Eye-Witness," p. 1; "Horrors," pp. 39, 43; "Germans," pp. 35-8, 92; Chambery, pp. 25, 92; *Apparatus*: e 2, 13; R 8, 13; cp. aussi D 31, 37 (2)

Les opérations incendiaires étaient dirigées par un officier allemand posté au *Vieux Marché*, vaste espace ouvert situé au centre de la ville, et par un autre groupe d'officiers établis *place du Peuple*.⁽¹⁾ L'incendie est ainsi décrit par un officier allemand.⁽²⁾ “ La compagnie continua à tirer dans les maisons. Le feu des habitants (*sic*) s'affaiblit graduellement. Là-dessus, les soldats allemands enfoncèrent les portes et mirent le feu aux maisons, en y jetant des lampes à pétrole allumées, ou en arrachant les becs de gaz et en mettant le feu au gaz qui s'échappait, et en jetant dans les flammes des tapis de table et des rideaux. Ça et là, on se servait de benzine pour allumer le feu. L'ordre d'incendier les maisons fut donné par le colonel von Stubenrauch, dont j'ai reconnu la voix. . . .”

Dans la *rue de la Station*, les Allemands mirent le feu avec des bombes incendiaires. Un témoin belge⁽³⁾ l'a vu, et son témoignage est confirmé par l'officier allemand déjà cité, qui, *place du Peuple* “ entendit à diverses reprises des détonations semblant provenir de canons lourds.” Il ajoute : “ J'ai supposé que l'artillerie tirait ; mais comme il n'y avait pas d'artillerie, la seule explication du fait est que les habitants jetaient aussi des grenades.”

Un autre témoin belge⁽⁴⁾ vit, *rue du Manège*, un soldat jeter avec un seau un liquide inflammable sur une maison, bien qu'un chirurgien militaire allemand qui était présent avouât que personne, dans cette maison, n'avait tiré. On rapporte que l'on a vu aussi des soldats⁽⁵⁾ pourvus d'un équipement

(1) R 24.

(2) D 46.

(3) R 8 ; e 23 ; cp. “ Germans,” p. 46.

(4) R 13 ; cp. e 14, 28.

(5) e 13 ; cp. e 24.

incendiaire complet (injecteur, hache, etc.) et portant sur leur ceinture les mots : "Gott mit Uns" et "Compagnie d'incendiaires." Les Allemands nient que l'église *St. Pierre* ait été brûlée intentionnellement et prétendent que le feu des maisons voisines l'a gagnée⁽¹⁾ ; mais un témoin hollandais⁽²⁾ la vit brûler alors que les maisons attenantes étaient encore intactes. Il existe moins de preuves de l'incendie intentionnel des *Halles* contenant la *Bibliothèque* ; mais il est à remarquer que l'édifice fut entièrement brûlé en une nuit (résultat presque impossible sans l'emploi de moyens artificiels) et qu'à 11 heures du soir, pendant l'incendie, un officier répondit à un moine belge, qui protestait, que c'était "par ordre."⁽³⁾ Les manuscrits et les incunables de la *Bibliothèque* étaient au nombre des trésors de l'Europe. La collection entière, comprenant 250,000 volumes, constituait le capital intellectuel de l'Université, sans lequel elle ne pourrait continuer sa mission. Tous les livres et tous les manuscrits ont été détruits. Les Allemands se vantent d'avoir sauvé l'hôtel de ville ; mais ils l'ont sauvé parce qu'il était le siège de la Kommandantur allemande, et cela porte à croire que s'ils l'avaient voulu, ils auraient pu empêcher la destruction d'autres édifices.

A mesure que les maisons prenaient feu, les habitants étaient victimes à leur tour. Les uns furent asphyxiés dans les caves, où ils s'étaient réfugiés, ou brûlés vifs en essayant de se sauver.⁽⁴⁾ Les autres furent tués à coups de fusil par les soldats allemands, au moment où ils se précipitaient dans la rue,⁽⁵⁾

⁽¹⁾ D 4.

⁽²⁾ R 14 (Grondijs) ; cp. R 19, 29.

⁽³⁾ R 29 ; cp. "Eye-Witness," p. 3 ; "Germans," p. 37 ; R 25.

⁽⁴⁾ e 2, 23 ; R 10, 11, 18, 24.

⁽⁵⁾ e 1 ; R 8.

ou quand ils luttèrent contre l'incendie.⁽¹⁾ " Les francs-tireurs," comme les appelle l'officier de la *place du Peuple*,⁽²⁾ " étaient sans exception des gens à mine patibulaire, comme je n'en ai jamais vu nulle part de ma vie. Ils furent tués par les postes allemands stationnés plus bas. . . . "

D'autres encore essayèrent de se sauver en escaladant les murs des jardins.⁽³⁾ " Moi, ma mère et mes domestiques," a dit l'un d'eux,⁽⁴⁾ " nous nous étions réfugiés chez A, dont les caves sont voûtées et par conséquent offraient un meilleur abri que les miennes. Un peu plus tard, nous nous retirâmes dans les écuries d'A, où se trouvaient une trentaine de personnes qui y étaient parvenues en passant par-dessus les murs des jardins. Quelques-uns de ces pauvres malheureux avaient eu à escalader vingt murs. On sonna. Nous ouvrîmes la porte, et plusieurs civils se précipitèrent sous le porche. Les Allemands qui étaient dans la rue tiraient sur eux."

" Comme nous franchissions un mur particulièrement haut," dit une autre victime,⁽⁵⁾ " ma femme était sur la crête du mur et je l'aidais à descendre quand survint une troupe de 15 Allemands armés de fusils et de revolvers. Ils nous ordonnèrent de descendre. Ma femme n'obéit pas aussi vite qu'ils le voulaient. L'un d'eux allait lui donner un coup de baïonnette. Je saisis la baïonnette et arrêtai le coup. Le soldat allemand essaya alors de me percer le visage de sa baïonnette. . . . "

" Ils nous frappaient à coups de crosse de fusil — les femmes et les enfants comme les hommes. Ils

(1) R 10.

(2) D 46.

(3) R 8, 26 ; e 14.

(4) e 1.

(5) e 8 ; cp. " Horrors," p. 39 ; e 17 ; R 8, 15, 17.

nous donnaient des coups sur le coude, parce que, disaient-ils, nous ne levions pas assez les bras. . . .

“ Ils nous pourchassèrent ainsi, en nous faisant passer par une maison en flammes, jusqu'à la *place de la Station*, où il y avait déjà beaucoup de prisonniers. Devant l'entrée de la station se trouvaient les cadavres de trois civils, tués à coups de fusil. Les femmes et les enfants furent séparés. On mit les femmes d'un côté et les hommes de l'autre. Un des soldats allemands poussa ma femme avec la crosse de son fusil, si bien qu'elle fut forcée de marcher sur les trois cadavres. Ses souliers étaient pleins de sang. . . .

“ On amenait continuellement d'autres prisonniers. J'ai vu un prisonnier qui avait reçu un coup de baïonnette derrière l'oreille. Un garçon de quinze ans avait un coup de baïonnette à la gorge. . . . Les prêtres étaient traités plus brutalement que les autres. J'en ai vu frapper un à coups de crosse. Des soldats allemands vinrent vers moi et me dirent en ricanant que toutes les femmes allaient être violées. . . . Ils s'exprimaient par gestes. . . . Les rues étaient couvertes de bouteilles vides. . . .

“ Un officier me dit qu'il ne faisait qu'exécuter ses ordres et qu'il serait lui-même fusillé s'il ne les exécutait pas. . . . ”

La battue des civils à travers les rues mit le comble aux horreurs de cette nuit. Le massacre commença par l'assassinat de M. David-Fischbach. C'était un rentier, bienfaiteur de l'Université et de la ville. Depuis le début de la guerre, il avait donné 10,000 francs à la Croix-Rouge. Depuis l'occupation allemande, il logeait des officiers allemands dans sa maison, située *rue de la Station*, en face du *monument Juste-Lipse*, et ce soir-là, il s'était couché vers neuf heures.

“ Près de la *place du Monument*, ” dit le docteur

Berghausen, le chirurgien militaire allemand à qui incombe la responsabilité de la mort de M. David-Fischbach,⁽¹⁾ “ je vis un soldat allemand étendu mort sur le sol. . . . Ses camarades me dirent que le coup avait été tiré de la maison d’angle appartenant à David-Fischbach. J’ai alors moi-même, avec mon ordonnance, enfoncé la porte de la maison et j’ai rencontré d’abord le propriétaire, le vieux David-Fischbach. Je l’ai interrogé au sujet du soldat qui avait été assassiné. . . . Le vieux David-Fischbach déclara qu’il n’en savait rien. Sur ces entrefaites son fils, le jeune Fischbach, descendit du premier étage, et, de la loge du concierge, sortit un vieux domestique. J’emmenai aussitôt dans la rue le père, le fils et le domestique. Au même instant, il se produisit un tumulte dans la rue, parce qu’une fusillade terrible venait de partir de quelques maisons situées du même côté de la rue, et cette fusillade était dirigée contre les soldats qui se tenaient près du monument et contre moi. Dans l’obscurité, je perdis de vue David-Fischbach, ainsi que son fils et son domestique. . . .”

Les soldats placèrent le vieillard le dos tourné à la statue. Les bras levés, il assista à l’incendie de sa maison. Puis il fut frappé à coups de baïonnette et finalement fusillé. Son fils fut fusillé aussi. Sa maison fut brûlée de fond en comble et un domestique fut asphyxié dans la cave.⁽²⁾

“ Plus tard,” ajoute le Dr. Berghausen, “ je rencontrai le major von Manteuffel avec les otages, et tous les quatre ou cinq que nous étions nous avons vu le soldat mort, étendu devant le monument, et, un peu plus loin, le vieux David-Fischbach. J’ai

(1) D 9 ; cp. R 24 ; e 14 (le domestique de M. David-Fischbach).

(2) Chambry, pp. 26-7.

supposé que les camarades du soldat tué
avaient, séance tenante, puni le propriétaire de la
maison. . . .”

Le cadavre fut vu également par la femme d'un
professeur qui se rendait à l'hôpital *St. Thomas* ; la
barbe blanche du vieillard était teinte de sang.⁽¹⁾

Le massacre continua. Six ouvriers revenant de
leur travail furent fusillés par derrière.⁽²⁾ On tira
sur une femme qui frappait à une porte.⁽³⁾ Un
homme eut les mains liées derrière le dos et fut fusillé
au moment où il courait dans la rue.⁽⁴⁾ Un autre
témoin vit fusiller vingt hommes.⁽⁵⁾ Un autre
encore vit 19 cadavres,⁽⁴⁾ et l'on découvrit aussi
des cadavres qui avaient les mains liées derrière
le dos, comme la victime dont il a été parlé plus
haut.⁽⁶⁾ On trouva le corps d'une femme coupé en
deux et il y avait un enfant encore vivant à côté
du cadavre.⁽⁵⁾ D'autres enfants, étendus morts sur
le sol, avaient été assassinés, de même qu'une
autre femme ; et une jeune fille⁽⁷⁾ de 14 ans, qui avait
été blessée, fut transportée à l'hôpital. Un soldat
allemand fit signe à un témoin hollandais d'entrer
dans une boutique,⁽⁸⁾ et lui montra dans l'arrière-
boutique, le corps du boutiquier, en chemise de nuit,
la tête trouée d'une balle.

Ce furent ces “francs-tireurs à mine patibulaire”
que les soldats allemands fusillèrent au hasard.
Des habitants de Louvain, prisonniers, que l'on
conduisait à travers les rues,⁽⁹⁾ reconnurent les cadavres
de gens de leur connaissance. Ici, c'était un bottier,⁽¹⁰⁾
là un coiffeur,⁽¹⁰⁾ plus loin un professeur. Le cadavre

(1) “Germans,” p. 42.

(2) e 16.

(3) e 1.

(4) e 15.

(5) e 17.

(6) e 19.

(7) e 13.

(8) Grondijs, p. 39.

(9) “Germans,” pp. 46-7.

(10) R 19.

du professeur Lenertz était étendu devant sa maison, *boulevard de Tirlemont*. Il fut reconnu par le Dr. Noyons, un de ses collègues qui, quoique de nationalité hollandaise, faisait partie du personnel de l'hôpital *St. Thomas* et qui fut épargné.⁽¹⁾ Une dame belge a déclaré⁽²⁾ : " Le 27, passant au boulevard, j'ai vu le cadavre de M. Lenertz qui s'y trouvait encore. Lorsque sa femme et ses enfants, chassés par les Allemands, sortirent de la maison, des membres de sa famille durent se placer devant le cadavre pour le dissimuler à Mme. Lenertz."

Il y avait des cadavres dans tous les quartiers de la ville ; *boulevard de Tirlemont* il y en avait six ou sept autres.⁽³⁾ Il y en avait un au bout de la *rue du Manège*.⁽⁴⁾ Mais où il y en avait le plus, c'était *place de la Station*, où les virent tous les prisonniers civils parqués en cet endroit, le soir et le lendemain.⁽⁵⁾ Un sergent-major allemand⁽⁶⁾ qui se battit dans le voisinage de la *Station* a décrit ainsi l'assassinat : " Plusieurs civils furent emmenés par mes hommes, et, après la sentence prononcée contre eux par le commandant, ils furent fusillés sur la *place* devant la *Station*. Conformément aux ordres qui me furent donnés, j'ai moi-même aidé à incendier plusieurs maisons, après, dans tous les cas, m'être assuré par moi-même qu'il n'y était resté personne. Vers minuit, la besogne fut terminée et la compagnie rentra dans les bâtiments de la *Station*, devant laquelle étaient les cadavres de 15 habitants de la ville qui avaient été fusillés."

Les meurtres commis augmentèrent la soif de sang des Allemands. Un témoin hollandais⁽⁷⁾

(1) " Germans," p. 43.

(2) R 2. (3) R II, 17.

(4) R 13.

(5) e I, 9, 13 ; R 7, 8, 26.

(6) D 37 (2).

(7) Grondijs, p. 41.

rencontra une colonne allemande qui venait d'*Aerschot*. “ Les soldats ne pouvaient contenir leur rage à la vue des cadavres et s'écriaient : ‘ *Schweinhunde ! Schweinhunde !* ’ Ils me lancèrent des regards menaçants. Je continuai mon chemin. . . . ”

Dans leur frénésie, les soldats ne respectaient personne. Le séminaire des étudiants espagnols de la *rue de la Station* fut brûlé, quoique sous la protection du drapeau espagnol. Le père Catala, supérieur du séminaire et ancien vice-consul d'Espagne, échappa à grand'peine à la mort. Il n'était fait grâce ni aux vieillards ni aux malades. Un vieil avocat retiré, cloué dans son lit par la paralysie, eut sa maison incendiée pendant qu'il y était et fut transporté à l'hôpital *St. Thomas* où il n'arriva que pour mourir. Un autre vieillard de plus de quatre-vingts ans, qui était mourant, fut jeté dans la rue par les soldats et expira le lendemain à l'hôpital *St. Thomas*.⁽¹⁾ Il en fut ainsi jusqu'au lever du jour, où les ravages furent complétés par des décharges d'artillerie. “ A quatre heures du matin,” dit un officier de l'état-major du neuvième corps de réserve,⁽²⁾ “ le corps d'armée marcha au feu. Nous n'entrâmes pas dans les rues principales, mais nous suivîmes une avenue Comme la route où étaient établies nos lignes de communication était en butte à un feu continu, l'ordre fut donné de balayer la ville de force. Deux canons furent envoyés avec 150 obus. Les deux canons, tirant de la *Station du chemin de fer*, balayèrent les rues. C'est ainsi que nous fûmes enfin maîtres du quartier avoisinant la *Station du chemin de fer* et qu'il fut possible de faire traverser la ville aux colonnes d'approvisionnements. . . . ”

(1) “ Germans,” pp. 43-5 ; e 2.

(2) D 2.

On était alors à la matinée du 26 août, A l'aube, Mgr. Coenraets et le père Parijs, les otages de la veille, furent une fois de plus conduits sous escorte dans les divers quartiers de la ville. Si l'on continuait à tirer, les otages seraient fusillés. Ils durent eux-mêmes en informer les habitants en parcourant la ville d'un point à un autre, et on les astreignit à cette besogne la plus grande partie de la journée.⁽¹⁾ Pendant ce temps-là, les habitants expiaient les coups de feu tirés non par eux, mais par les Allemands.

De rue en rue, les habitants étaient arrachés de leurs maisons, et ceux qui ne furent pas massacrés sur le champ furent chassés par les soldats vers la *place de la Station*. "J'étais en pantoufles," dit une victime⁽²⁾, "et je n'avais ni chapeau ni gilet. En chemin les soldats me donnaient des coups de pied et des coups de crosse de fusil en me criant : "Ah ! cochon ! Encore un coup qu'on nous tire ! Cochon !" J'avais les mains liées derrière le dos avec une corde, et quand je m'écriai : "Oh ! Dieu, que vous me faites mal," un soldat me cracha dessus." "On nous fit marcher devant les soldats, les bras levés," ajouta la femme de ce témoin.⁽³⁾ "Toutes les dames qui demeuraient sur le boulevard—malades ou non—furent faites prisonnières. L'une d'elles, une vieille dame de 85 ans, qui pouvait à peine marcher, fut arrachée de sa cave avec sa femme de chambre."

Arrivés à la *place de la Station*, les hommes furent parqués d'un côté, et les femmes et les enfants de l'autre, par ordre d'un officier qui avait un revolver

(1) "Horrors," p. 40 ; "Germans," p. 47 ; xxi, p. 115 ; R. 6, 10.

(2) e 3.

(3) e 4 ; cp. R 7.

chargé.⁽¹⁾ Un des hommes a dit⁽²⁾ : “ Nous fûmes séparés de notre famille, bousculés et roués de coups de crosse de fusil, . . . les femmes et les enfants isolés d'un côté, les hommes de l'autre.”

On prit aux hommes tout ce qu'ils avaient dans leurs poches⁽³⁾ — porte-monnaie, clefs, canifs, et ainsi de suite. Le domestique d'un particulier avait, dans un sac, une somme de 7,805 francs, qu'on lui prit et en échange de laquelle on lui donna un reçu de 7,000 francs.⁽⁴⁾ Ce fut le prélude d'un “ jugement ” rendu par le capitaine Albrecht,⁽⁵⁾ officier d'état-major du neuvième corps de réserve. “ Les soldats,” dit un commerçant allemand qui servit d'interprète au capitaine Albrecht,⁽⁶⁾ “ amenèrent les civils qui avaient été arrêtés. . . . En tout, il a peut-être été amené 600 personnes, dont au moins 500 ont eu la vie sauve, parce qu'aucune preuve certaine de leur culpabilité n'a été établie au procès. Ces personnes furent mises à part. . . . Le capitaine Albrecht—sur l'ordre de ses supérieurs, je suppose—procéda de cette façon : il ordonna que ceux des hommes amenés devant lui sur qui il fut trouvé des armes ou des marques d'identité ou qui furent convaincus par au moins deux témoins d'avoir tiré sur les troupes allemandes fussent fusillés. . . . Je suis fermement convaincu qu'il est absolument impossible qu'un innocent ait pu perdre la vie. . . . ”

Mais y a-t-il eu, dans un seul de ces cas, une “ preuve certaine de culpabilité ? ” Aucune de ces marques d'identité (supposées établir que ceux qui les portaient appartenaient à l'armée belge) n'a été fournie comme preuve matérielle par le gouvernement allemand.

(1) e 1, R 8 ; cp. R 1, 7. (2) R 17.

(3) e 3. (4) e 1, R 8. (5) Tué en octobre 1914.

(6) D 38.

Et les autres témoignages étaient-ils si convaincants? Par exemple,⁽¹⁾ un homme avait dans sa poche une balle allemande qu'il avait ramassée dans la rue. "Il fut fusillé, et deux de ses camarades durent creuser une fosse et l'enterrer à l'endroit où il était tombé."⁽²⁾ Un prêtre fut fusillé "parce qu'il avait attiré des soldats — qui déposèrent dans ce sens — sous le feu des francs-tireurs."⁽³⁾ Deux autres prêtres furent fusillés "pour avoir distribué des munitions aux civils"⁽⁴⁾; mais cela n'était qu'un bruit venant du quartier général, indirectement. Le témoin qui le rapporte fut envoyé avec une escouade "mettre le feu à deux hôtels de la *place de la Station* et en expulser les habitants. Les principaux coupables trouvèrent moyen, apparemment, de s'échapper à temps par les toits, car le propriétaire seul d'un des hôtels se présenta à 5 heures du matin, et bientôt après, reçut la récompense qu'il méritait." Mais où est la preuve qu'il la méritait? Trouva-t-on sur sa personne un indice matériel quelconque ou eut-on le témoignage de deux personnes qui l'avaient vu tirer? Non; il n'y a que le simple fait qu'il fut le seul Belge trouvé dans une maison dont les habitants avaient été condamnés *à priori*, comme étant des francs-tireurs. La logique de ce procédé est défendue par le commerçant interprète, qui déclare⁽⁵⁾ que, "en dehors de tous les témoignages, les personnes jugées ont dû se comporter d'une façon suspecte quelconque — autrement on ne les aurait pas jugées du tout."

Il ajoute cependant expressément qu' "il est faux que l'on ait fait un choix arbitraire parmi les personnes amenées, lorsque l'ordre d'exécution fut donné." Mais une des femmes belges⁽⁵⁾ prisonnières,

(1) e 4; cp. R 20.

(2) e 4.

(3) D 38.

(4) D 48.

(5) e 13.

gardées *place de la Station*, rapporte comment “ les hommes furent mis en rang, cinq par cinq, et le cinquième de chaque rang fut emmené et fusillé devant moi,” dit elle. “ Si le cinquième homme se trouvait être un vieillard, sa place était prise par un sixième, s’il était plus jeune. Ma grand’mère, mon oncle et sa femme, ma cousine et notre domestique ont été aussi témoins du fait. . .”

Une autre femme belge a déclaré⁽¹⁾ : “ J’ai vu fusiller pendant toute la journée sur la *place de la Station* et sur le *Boulevard de Tirlemont*, en face de l’entrepôt, environ vingt à vingt-cinq civils et des prêtres ou religieux. Les victimes étaient liées quatre à quatre et placées sur le trottoir de la maison Hamaide. Les soldats qui tiraient se trouvaient de l’autre côté du boulevard, sur le toit de l’entrepôt. Des soldats tiraient, d’ailleurs, de toutes les directions et en tous sens.”

Les troupes allemandes assistèrent, elles aussi, aux exécutions. “ Dans la matinée du 26 août,” dit un soldat,⁽²⁾ “ je vis fusiller, *place de la Station*, à Louvain, de nombreux civils, plus de cent, parmi lesquels étaient cinq prêtres, parce qu’ils avaient tiré sur les troupes allemandes ou parce que l’on avait trouvé des armes sur eux.”

Cela continua toute la journée, et toute la journée les femmes furent forcées de regarder, pendant que l’on emmenait les survivants par détachements et que les maisons des deux côtés de la voie ferrée brûlaient toujours. A la nuit, les femmes furent enfermées dans la *Station*. “ Ma tante,” dit le témoin cité plus haut,⁽³⁾ “ fut conduite à la *Station* avec son

(1) R 9.

(2) D 19 ; cp. D 37, (3) , 41, 43.

(3) e 13 ; cp. Chambry, pp. 38-9.

enfant et retenue jusqu'au matin. Il plut toute la nuit, et elle enveloppa l'enfant dans sa jupe. L'enfant criait parce qu'il avait faim, et un soldat allemand lui donna un peu d'eau, puis conduisit ma tante et l'enfant à un wagon vide. Plusieurs autres femmes y entrèrent avec elle ; mais toute la nuit les Allemands tirèrent sur le wagon pour s'amuser. . . ."

Depuis le commencement des désordres, la veille à 8 heures du soir, les Allemands n'avaient pas cessé de tirer. Un témoin oculaire rapporte comment éclatèrent deux des fusillades du 26 — une à 5 heures du soir et une autre, plus sérieuse, à 8 heures 45.⁽¹⁾ Ces fusillades furent le résultat en partie de la panique, mais en partie aussi d'une intention bien arrêtée. "Toute la journée," dit un témoin belge,⁽²⁾ "les soldats parcoururent les rues en répétant : 'Man hat geschossen' ; mais il semble que les coups de feu venaient des soldats eux-mêmes. J'ai vu moi-même un soldat qui allait par les rues tirant tranquillement en l'air." Il y eut aussi des meurtres commis de sang-froid. Le propriétaire d'un café et sa fille furent tués par deux soldats allemands qui attendaient qu'on les servît. L'autre fille se glissa sous une table et fut sauvée.⁽³⁾ Les femmes prisonnières à la *Station* ne furent relâchées qu'à 8 heures du matin, le 27⁽⁴⁾ ; mais pendant leur détention elles avaient moins souffert que les hommes. "Pour les hommes," comme dit un témoin allemand,⁽⁵⁾ "quelques-uns furent fusillés en vertu de la loi martiale. Dans un très grand nombre de cas, cependant, il fut impossible de dire s'ils avaient tiré. Ceux-ci furent momentanément

Dr (1) "Eye-Witness," p. 4 ; cp. "Horrors," p. 39 ; Cham-
y, pp. 33, 71-2 ; D 37 (2).

(2) e 2.

(4) e 4 ; R 9.

(3) Grondijs, pp. 50-1.

(5) D 44.

ment gardés à la *Station* ; et quelques autres furent emmenés ailleurs.”

Le premier détachement ⁽¹⁾ de ceux qui avaient été reconnus “ non coupables ” fut conduit par le *boulevard de Diest* en contournant les faubourgs jusqu’à la *route de Malines* vers onze heures du matin. Il se composait de 70 à 80 hommes dont un au moins avait 75 ans et dont cinq autres étaient des neutres — un prêtre du Paraguay, le père Gamarra,⁽²⁾ le supérieur du séminaire espagnol, le père Catala, et trois des séminaristes du père Catala. Il y avait, parmi les victimes belges, des médecins, des hommes de loi, des officiers en retraite. Un des prisonniers fut envoyé en avant pour avertir les paysans que tous les otages seraient exécutés s’il était tiré un seul coup de fusil⁽³⁾ ; les autres furent fouillés, eurent les mains liées derrière le dos et furent mis en route en colonne sous escorte. De là à *Hérent* on se servit d’eux comme de bouclier.⁽⁴⁾ Le village d’*Hérent* brûlait et ils durent traverser la rue en courant afin de ne pas être atteints par les flammes.⁽⁵⁾ “ Des cadavres carbonisés gisaient devant les maisons.” Le prêtre sud-américain a dit⁽⁶⁾ : “ A Hérent. . . je vis dans un coin de mur le cadavre d’une fillette de douze à treize ans, brûlée vive.”

Sur la route d’*Hérent* à *Bueken*, “ tout était dévasté.” Au-delà de *Bueken* et de *Campenhout* on leur fit faire halte dans un champ et on leur dit qu’ils allaient être exécutés. Des escouades de soldats s’avancèrent vers eux des deux côtés, et on les tint en suspens pendant de longues minutes. On les remit alors en marche vers *Campenhout*, entourés

⁽¹⁾ R 1, 7, 8 (= e 1), 20, 26.

⁽²⁾ R 26 (sa déposition) ; cp. Grondijs, pp. 70-1.

⁽³⁾ R 1, 8 (= e 1).

⁽⁴⁾ R 1, 7, 26.

⁽⁵⁾ R 1, 8.

⁽⁶⁾ R 26.

par une compagnie qui était, leur dit-on, la "compagnie d'exécution." De nombreux soldats allemands qui campaient au bord de la route poussèrent des cris en les voyant et crachèrent sur eux. Ils arrivèrent à *Campenhout* au crépuscule et furent enfermés pendant la nuit dans l'église avec les habitants du village. A 4 heures $\frac{1}{2}$ du matin, on leur dit de se confesser, parce que leur exécution allait avoir lieu. A 5 heures, on les fit sortir de l'église en leur disant qu'ils étaient libres. Mais à *Bueken* ils furent de nouveau arrêtés avec un grand nombre de campagnards et dirigés une fois de plus sur *Campenhout*. Une des campagnardes accoucha sur la route.⁽¹⁾ Aux abords de *Campenhout* on leur donna tout à coup l'ordre de gagner de leur mieux les lignes belges. Ils arrivèrent à *Malines* vers 11 heures 30 du matin, le 27 août; ils étaient deux cents. Quatre heures après leur arrivée, le bombardement⁽²⁾ de *Malines* par les Allemands commença et il leur fallut se remettre en route pour *Anvers*.

Un second détachement de prisonniers⁽³⁾ fut conduit sur la route de *Malines* le 26 août, entre 1 heure et 2 heures de l'après-midi. Comme ils traversaient Louvain par la rue de *Bruxelles*, leurs gardiens tirèrent sur les fenêtres des maisons et abattirent d'un coup de fusil un des prisonniers qui, pris de peur, tentait de s'échapper.⁽⁴⁾ A *Hérent*, ils furent attelés à de lourdes charrettes qu'ils tirèrent sur des chemins de traverse pendant trois heures,⁽⁴⁾ et un autre civil fut tué en route.⁽⁴⁾ A 10 heures du soir, on les fit coucher dans un champ, les pieds entravés, et ils

(1) R 7.

(2) R 8.

(3) xxi, p. 117; e 18, 21; R 22; "Germans," pp. 59-61.

(4) e 21.

restèrent ainsi étendus sous une pluie battante jusqu'à 6 heures le lendemain matin. On les fit remettre en marche, et ils traversèrent, toujours sous la pluie, *Bueken, Thildonck, Wespelaer* — ils avaient les mains attachées par une seule longue corde. Ils arrivèrent à *Campenhout* à midi, et on leur fit creuser des tranchées. A 7 heures du soir, on leur permit de s'asseoir et de se reposer ; mais juste derrière les batteries qui bombardaient les forts d'Anvers,⁽¹⁾ lesquels, d'un moment à l'autre, pouvaient riposter et les atteindre. Ils passèrent la nuit dans l'église de *Campenhout*, et à 9 heures, le lendemain matin, on les dirigea de nouveau sur Louvain — ils étaient environ mille, hommes, femmes et enfants. " Les maisons situées sur la route brûlaient. Les principales rues de Louvain même avaient été détruites par l'incendie.⁽¹⁾" Cette nuit là, on les entassa dans le *Manège*, situé dans la rue du même nom ; on y avait enfermé en tout 6,000 ou 7,000 personnes.⁽²⁾ Ils étaient terriblement serrés et la chaleur causée par les maisons voisines qui brûlaient était tellement forte que la toiture en verre se brisa pendant la nuit.⁽²⁾ Deux femmes perdirent la raison et deux petits enfants moururent.⁽³⁾ Le lendemain matin, un officier allemand leur lut une proclamation dans laquelle il était dit qu'on leur rendait la liberté parce que l'Allemagne était victorieuse,⁽⁴⁾ et on les fit sortir. En parcourant les rues ils passèrent auprès de cadavres qui étaient là depuis le 25 août et que l'on n'avait pas enterrés.⁽⁴⁾ " Les soldats allemands ricanaien devant ce spectacle."⁽⁵⁾

Une fois de plus, on leur fit suivre la *route de Malines*.

(1) e 21.

(2) e 18.

(3) R 22 ; cp. e 18, 21 ; " Germans," p. 60.

(4) R 22 ; e 18.

(5) xxi, p. 117.

A *Hérent* les femmes, les enfants et les hommes âgés de plus de 40 ans furent remis en liberté. A *Campenhout*, le curé fut ajouté aux prisonniers, après avoir été traîné à travers la paroisse attaché à une charrette.⁽¹⁾ A *Boortmeerbeek*, les hommes de 20 à 40 ans furent enfin relâchés, et on leur dit de se diriger vers les lignes belges en les menaçant de les fusiller s'ils revenaient sur leurs pas. Ils arrivèrent dans l'obscurité, vers 11 heures du soir, le 29, devant le *fort de Waelhem*, et les avant-postes belges tirèrent sur eux ; mais ils parvinrent à se faire reconnaître et passèrent sains et saufs.

Le troisième détachement " emmené ailleurs " de Louvain, le 26 août, se composait de gardes civiques.⁽²⁾ Une proclamation avait ordonné à tous ceux qui faisaient partie de la garde civique de se présenter à l'hôtel de ville à 2 heures.⁽³⁾ Les 95 hommes qui se présentèrent furent informés qu'ils étaient prisonniers, conduits à la station et embarqués dans deux wagons de marchandises. Il y avait, dans le train, 250 autres déportés, y compris les gardes civiques de *Beyghem* et de *Grimberghen* et une centaine de femmes et d'enfants. Ils n'arrivèrent au camp d'internement de Münster que dans la nuit du 28, et ils moururent presque de faim pendant le voyage. A la gare de *Cologne* une infirmière de la Croix-Rouge refusa à une des femmes, qui lui parla en allemand, un peu de lait pour son enfant malade, âgé de 14 mois.⁽⁴⁾ Au camp de *Münster*, tous les hommes furent entassés sans distinction dans un hangar en bois. Le plancher

(1) Cp. p. 57. plus haut.

(2) R 23.

(3) Chambry, p. 33 ; Grondijs, p. 47.

(4) Un soldat allemand fut tellement indigné qu'il alla lui-même chercher le lait.

était recouvert de paille (déjà ancienne) qui ne fut jamais changée. Les couvertures (vieilles aussi et trop minces pour les protéger contre le froid) ne furent jamais désinfectées ni lavées. Il n'y avait ni éclairage ni chauffage. La nourriture était insuffisante et répugnante. Les arrangements hygiéniques étaient indécents. Les déportés durent vivre des mois dans ces conditions, n'ayant que les vêtements qui les couvraient, bien que plusieurs fussent venus en pantoufles et en manches de chemise, la proclamation les ayant pris tout à fait au dépourvu. Dans les baraquements voisins, il y avait 400 étudiants russes de *Liège*, 600 ou 700 habitants de *Visé*, les gardes civiques de *Hasselt* et de *Tongres*, et des gens de *Haccourt* et de quelques communes du *Limbourg*, soit en tout, environ 1,700 prisonniers. Le 4 octobre, un article signé d'un général allemand, inséré dans le *Berliner Tageblatt*, reconnaissait que "deux seulement des prisonniers de *Münster* étaient soupçonnés d'avoir tiré"; mais aucun des prisonniers de Louvain ne fut remis en liberté avant le 30 octobre, et encore ne rendit-on à la liberté que des estropiés et des hommes de plus de 70 ans. Le reste fut gardé, y compris un homme qui avait une jambe de bois. . .

Le quatrième détachement de prisonniers partit le 26 août, vers 3 heures de l'après-midi, par le *boulevard de Diest* et la *route de Malines*⁽¹⁾; il paraît avoir été traité plus brutalement encore que les autres. Un homme fut si fort malmené qu'il s'évanouit et fut transporté sur une charrette pendant la première partie du trajet. Il revint à lui à temps pour voir sa maison brûler et sa femme lui faire des signaux d'adieu. Ses liens lui étaient entrés si profondément

(1) e 3 = R 15 ; R 17.

dans les chairs que pendant trois jours il eut les bras paralysés. On fit marcher ce détachement sans objet de *Hérent* à *Louvain*, à *Bueken* et à *Hérent* encore une fois jusqu'à 11 heures du soir, et on le fit camper dans un champ, sans abri, sous la pluie. On refusa à ces malheureux de l'eau à boire. A 3 heures du matin, le 27 août, on les fit remettre en route et ils marchèrent jusqu'à 3 heures de l'après-midi, heure à laquelle ils arrivèrent à *Rotselaer*. Là, on les enferma dans l'église, au nombre de 3,000 hommes et femmes, y compris toute la population du village. Ce court répit ne dura qu'une heure, et à 4 heures ils se remettaient en marche sur la route de *Louvain*. Ils devaient subir un supplice pire encore, ainsi qu'on le verra bientôt.

Les expulsions préliminaires du 26 furent suivies de mesures plus générales dans la matinée du 27. Entre 8 et 9 heures du matin, des soldats allemands parcoururent les rues, criant de porte en porte : "Louvain sera bombardé à midi ; tous doivent évacuer la ville immédiatement."⁽¹⁾ Les habitants n'eurent pas le temps de mettre ordre à leurs affaires ni de se préparer au voyage. Ils partirent comme ils étaient, craignant d'être surpris par le bombardement avant de pouvoir s'enfuir de la ville. L'exode fut complet. Environ 40,000 individus prirent la fuite⁽²⁾ en même temps, et la majorité se dirigèrent vers la *place de la Station* où ils avaient reçu l'ordre de se rassembler, puis ils suivirent, pour sortir, le *boulevard de Tirlemont* et la *route de Tirlemont*.

La communauté dominicaine du couvent de la

(1) "Germans," pp. 52-4, 71 ; Chambry, pp. 40-1, 73 ; "Horrors," pp. 40-1 ; Grondijs, p. 52 ; "Eye-Witness," p. 5 ; e 2 ; R 11 ; D 31.

(2) "Germans," p. 54.

rue Juste-Lipse fut expulsée comme les autres. “ Au moment où elle quitte le couvent, un vieillard y est amené, blessé grièvement au ventre ; il n’a plus que quelques heures à vivre. Un officier allemand veut l’achever ; il en est empêché par le Père prieur. Un religieux s’apprête à relever un paralytique tombé dans la rue. Des soldats l’en empêchent à coups de crosse. Une population éplorée et terrorisée se presse à la gare”(1)

A la *Station*, les Dominicains furent arrêtés et envoyés en Allemagne par chemin de fer ; le reste de la foule fut chassé vers la route. Il y avait, dans cette première colonne, de 8,000 à 10,000 personnes.(2) “ On ne voyait que des têtes, un océan de têtes. . . . Il faisait grand vent : une pluie implacable nous fouettait, . . . La cohue nous pressait, nous étouffait, et parfois nous soulevait littéralement comme une vague, nos pieds ne touchant plus terre ! On avançait avec peine et il fallait s’arrêter tous les dix mètres. Parfois, un Allemand nous demandait si nous n’avions pas d’armes ! ”(3)

Arrivés à *Tirlemont*, on les retint aux portes jusqu’à la tombée de la nuit.(4) Les habitants firent de leur mieux pour les accueillir, mais *Tirlemont* aussi avait été ravagé par les envahisseurs. Le nombre des fugitifs était énorme, et il y avait disette d’approvisionnements. “ Ma mère et moi,” dit un professeur de l’Université de Louvain,(5) “ nous avons dû faire 32 kilomètres, le 27 et le jour suivant, avant de rencontrer une charrette de paysan. Nous fûmes obligés de porter les quelques objets que nous avons pu prendre et de marcher sous une pluie battante. Nous

(1) xxi, p. 116.

(2) R II.

(3) Chambry, pp. 53-4.

(4) R. II.

(5) e 2.

ne pûmes rien trouver à manger, mais d'autres furent encore plus malheureux que nous. J'ai vu des dames marcher dans le même état que nous, sans chapeaux et presque en chemise de nuit. Des malades se traînaient sur les chemins ou bien étaient transportés sur des brouettes. Des milliers de gens furent obligés de coucher sur les dalles des églises à *Tirlemont*. Nous trouvâmes une petite chambre où passer la nuit"

Les ecclésiastiques étaient l'objet de mauvais traitements particuliers. Ce professeur et douze autres prêtres ou religieux qui étaient avec lui furent arrêtés par des soldats allemands campés à *Lovenjoul*. On leur dit qu'ils allaient être fusillés " pour avoir excité la population." " Un soldat," dit le professeur, " me poussa brutalement dans une sale petite écurie." " On m'a poussé dans une porcherie dont on venait de faire sortir un porc sous mes yeux.⁽¹⁾ . . . Étant dans la porcherie, j'ai été contraint de me déshabiller complètement. Des soldats allemands ont visité mes vêtements et ont enlevé tout ce que je possédais. Sur ces entrefaites, les autres ecclésiastiques ont été amenés dans la porcherie ; deux d'entre eux furent déshabillés comme moi ; tous furent fouillés et dépouillés de tout ce qu'ils avaient. Les soldats allemands conservèrent tous les objets de valeur, montres, argent, monnaie, et ne nous rendirent que des choses insignifiantes. Nos bréviaires furent jetés au fumier. Certains des ecclésiastiques furent dépouillés de sommes importantes ; l'un d'entre eux avait 6,000 francs, un autre plus de 4,000. Tous furent brutalisés et frappés."

Ils furent sauvés par la mère du professeur qui

(1) R 12.

fit appel à un officier allemand doué du sentiment de la justice à un plus haut degré que ses camarades, et ils furent heureux de pouvoir rejoindre les autres fugitifs.

Une autre colonne de fugitifs sortit de Louvain par la route de *Tervueren*⁽¹⁾ et se dirigea vers le sud-ouest. Un professeur dit⁽²⁾ : " En cours de route il faut lever les mains chaque fois qu'on rencontre des soldats. . . . Un officier passant en auto tient son browning braqué sur nous. Il menace brusquement un jeune homme isolé qui ne levait qu'une main, l'autre maintenant une valise qu'il doit vivement déposer. A *Tervueren* nous sommes fouillés à plusieurs reprises. Nous y prenons le tramway électrique pour Bruxelles."

Mais là les ecclésiastiques furent une fois de plus maltraités de façon spéciale. L'un d'eux fut fouillé avec une telle violence que sa soutane fut déchirée du haut en bas.⁽³⁾ Un autre fut accusé de porter des cartouches qui se trouvèrent être un paquet de chocolat.⁽⁴⁾ Un soldat essaya de glisser une cartouche dans la poche d'un Jésuite ; mais heureusement la manœuvre fut surprise par un autre moine qui était près.⁽⁵⁾ On leur cria des injures : " Cochons ! Sales papistes ! Vous poussez le peuple à tirer sur nous ! On vous châtierà, cochons ! " Puis on les poussa dans un champ où ils furent gardés par des soldats, le fusil chargé. Il se trouva réunis dans cet endroit environ 140 ecclésiastiques,⁽⁶⁾ parmi lesquels Mgr. Ladeuze, le recteur de l'Université de Louvain ;

(1) " Eye-Witness," pp. 5-9 ; " Germans," p. 58 ; Grondijs, pp. 61-71 (= R 14) ; Chambry, p. 73 ; R 4, 13, 21 (= xxi, pp. 117-9 ; " Eye-Witness," pp. 8-9).

(2) R 13.

(3) R 22.

(4) " Eye-Witness," p. 5.

(5) R 21.

(6) " Eye-Witness," p. 6.

le chanoine Cauchie, le professeur d'histoire ; Mgr. Becker, le principal du séminaire américain ; et Mgr. Willemsen, un autre prélat américain. Au bout d'une heure, on en prit 26, que l'on mit contre une haie. S'attendant à être fusillés, ils se donnèrent l'absolution les uns aux autres, mais après les avoir fait attendre sept ou huit minutes, on les ramena au champ, où on les fit mettre en rang, le dos tourné à un bois. Comme ils passaient, un soldat grommela : " On va en fusiller un." Les deux Américains exhibèrent leurs passeports à un officier, qui les repoussa brusquement. Puis le père Dupierreux, un étudiant jésuite de 23 ans, fut conduit sous escorte devant eux et l'un d'eux fut invité à traduire à haute voix en allemand un papier trouvé sur le père Dupierreux. Le papier (c'étaient des notes manuscrites d'une demi-douzaine de lignes) comparait la conduite des Allemands à Louvain à la conduite de Genséric et des Sarrasins, et l'incendie de la Bibliothèque à l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. L'officier coupa court à la lecture. Le père Dupierreux reçut l'absolution et il lui fut ordonné de se diriger vers le bois. Quatre soldats se placèrent devant lui, et les 26 prisonniers reçurent l'ordre de faire demi-tour afin d'assister à l'exécution. Le père Robert Dupierreux,⁽¹⁾ frère jumeau du condamné, se trouvait parmi eux. Le père Schill, le Jésuite qui avait été forcé de traduire les notes, dit : " Le père . . . avait écouté la lecture avec un calme et un sang-froid parfaits. . . . Le père marcha de l'avant, les yeux fixés sur le crucifix. . . . Le commandement retentit : ' Legt an ! Feuer ! ' Nous n'entendîmes qu'une détonation ; le père tomba sur le dos ; un dernier frisson

(1) R 21 ; " Eye-Witness," p. 7.

parcourut ses bras. Alors on dit aux spectateurs de se retourner. . . . L'officier se baissa sur le corps et déchargea son arme dans l'oreille ; la balle sortit par l'œil. . . ."

Les autres furent mis sur des charrettes et on leur fit une harangue⁽¹⁾ ; " Quand nous parviendrons à un village, . . . si un seul coup de fusil est tiré d'une maison, tout le village sera incendié, vous serez fusillés et les habitants avec vous." Ils furent promenés dans ces charrettes dans les rues de *Bruxelles* et mis en liberté, le soir à 7 heures, à huit kilomètres au-delà de la ville.

Dans l'intervalle, la proclamation du matin avait produit son effet. Louvain avait été évacuée par les habitants, mais le bombardement n'eut pas lieu. Entre onze heures et midi, on entendit au loin quelques coups de canon ; mais ce fut tout.⁽²⁾ " *A Rotselaer*," dit un habitant de Louvain qui était au nombre de ceux que l'on y avait conduits le 27,⁽³⁾ " j'ai compris, d'après ce que m'ont dit les gens détenus dans l'église, que tous les habitants de *Rotselaer* avaient été contraints d'abandonner leurs maisons, sous le prétexte qu'ils étaient en danger d'être bombardés, et les Allemands dirent que c'était par précaution qu'on les avait mis dans l'église. Une fois tous les habitants dans l'église, les Allemands dévalisèrent les maisons et incendièrent le village." A Louvain, les Allemands employèrent le même procédé. Le bombardement ne fut qu'un prétexte à l'expulsion en masse des habitants, laquelle fut suivie du pillage et des incendies méthodiques, dès que le champ fut

⁽¹⁾ R 21.

⁽²⁾ " *Germans*," p. 72 ; " *Horrors*," p. 42 ; cp. Chambry, p. 56.

⁽³⁾ e 3.

libre. La conflagration des deux nuits précédentes, qui n'était pas entièrement éteinte, fut étendue et ravivée intentionnellement quand elle paraissait sur le point de s'éteindre. Le pillage intermittent pratiqué depuis l'arrivée des Allemands dans la ville fut opéré alors sous la direction des officiers, de maison en maison.⁽¹⁾

Dans la matinée du 27 août, avant même le commencement de l'exode, un témoin hollandais,⁽²⁾ qui était à l'*hôtel de ville*, vit des "soldats venir de tous les côtés chargés d'énormes paquets d'objets volés — vêtements, boîtes de cigares, bouteilles de vin, etc.; beaucoup de ces hommes étaient ivres." "J'ai vu des soldats allemands emporter du vin de chez moi et de chez mes voisins," dit un témoin belge.⁽³⁾ "Ils descendirent à la cave par une échelle, en sortirent le vin et le chargèrent sur leurs fourgons." "Les rues étaient couvertes de bouteilles vides," dit un autre.⁽⁴⁾ Un fabricant de cigares dit⁽⁵⁾ : "L'usine a été complètement pillée. 7 millions de cigares ont disparu." La fabrique même fut incendiée le 26, et ne fut sauvée que parce que les Allemands craignaient que le feu ne gagnât la prison. Ils la sauvèrent au moyen d'un appareil extincteur d'un effet aussi instantané que celui dont ils se servaient pour mettre le feu aux maisons. "Les soldats, sous la conduite d'un sous-officier, allaient de maison en maison, enfonçaient les devantures des boutiques et les portes des maisons à coups de fusil. Une charrette ou une voiture pour l'enlèvement du butin stationnait dans la rue."⁽⁶⁾

On se servit aussi de charrettes au faubourg de

(1) R 24.

(4) e 8.

(2) Grondijs, p. 51.

(5) R 10.

(3) e 4

(6) R 24.

Blauwput, de l'autre côté de la voie ferrée. " Je vis des soldats allemands entrer dans les maisons," dit un témoin de *Blauwput*.⁽¹⁾ " Une bande de six soldats avait une petite charrette ; je les vis forcer la porte d'un magasin où il y avait beaucoup de bouteilles de champagne et un stock de cigares, etc. Ils burent beaucoup de vin, fumèrent des cigares et en emportèrent une provision dans leur charrette. J'ai vu beaucoup d'Allemands se livrer au pillage." L'emploi de ces charrettes devint un sujet d'inquiétude pour le haut commandement. Un ordre copié à la machine à écrire, adressé aux officiers du 53ème régiment d'infanterie de Landwehr, dit que : " Il est défendu dorénavant de se servir des chariots de l'armée pour le transport d'objets totalement étrangers aux choses de la guerre. Un jour, ces chariots, qui accompagnent à vide notre armée, devront servir au transport du matériel de guerre. Or, ils sont actuellement encombrés d'articles les plus divers et qui n'ont aucun rapport avec les fournitures militaires ou les objets d'équipement."⁽²⁾

Le pillage méthodique continua de jour en jour, Un réfugié de Louvain ⁽³⁾, qui y revint et traversa la ville, le 29 août, dit : " La place de la Gare était transformée en un vaste entrepôt où les bouteilles de vin dominaient ; officiers et soldats buvaient et mangeaient au milieu des ruines sans paraître le moins du monde incommodés par l'odeur épouvantable des cadavres qui se trouvaient encore sur le boulevard. J'ai vu, boulevard de Diest, des soldats de la Landsturm enlevant des maisons ce qui pouvait

⁽¹⁾ e 26.

⁽²⁾ Chambry, p. 86 ; v, p. 29.

⁽³⁾ R 11.

leur convenir, puis allumant l'incendie, et cela sous les yeux des officiers."

Le 2 septembre, il y eut une nouvelle épidémie de pillage et d'incendie *rue Léopold* et *rue Marie-Thérèse*.⁽¹⁾ Le 5 septembre même—dix jours après la catastrophe—les Allemands pillaient encore des maisons de la *rue de la Station* et chargeaient leur butin sur des charrettes. Les locataires qui revinrent quand tout était fini constatèrent que la destruction était complète. L'un d'eux dit⁽²⁾ : " J'ai trouvé la maison de mes parents saccagée. Beaucoup de meubles étaient fracturés, le contenu des armoires et des tiroirs était déversé dans les chambres. . . . Dans la maison de ma sœur les glaces du rez-de-chaussée étaient brisées. On voyait nettement sur le fond des glaces l'empreinte des becs de crosse d'un fusil." " Dans la maison," dit un autre,⁽³⁾ " tout est sens dessus-dessous. . . . Le sol est jonché de fleurs et d'argenterie étrangère à notre maison, le bureau rempli de seaux et de cuvettes dans lesquels on a dû faire rafraîchir les bouteilles de champagne . . . Il y avait de la paille partout. Bref, une grange. Pour comble, mon père ne pouvait pas dormir chez lui . . . Lorsque les Allemands quittèrent enfin notre logis, il fallut faire tout nettoyer et désinfecter. La dernière écurie était plus propre que nos chambres, où des reliefs de festin et des morceaux de viande pourrissaient dans tous les coins parmi des cigares à moitié fumés, des bouts de bougies, des assiettes brisées et du foin qu'ils avaient apporté de je ne sais où."

Mais ces deux maisons, en tout cas, ne furent pas détruites par le feu ; le plus souvent les Allemands,

(1) " Germans," pp. 73, 89.

(2) R 13.

(3) Chambry, pp. 74-7.

quand ils n'avaient plus rien à prendre dans une maison, y mettaient le feu. Ils avaient commencé dans la nuit du 25 août ; le 26 août, ils procédèrent méthodiquement,⁽¹⁾ et l'œuvre fut continuée le 27 août et les jours suivants. Ils employaient les procédés incendiaires les plus divers — une poudre blanche,⁽²⁾ un brandon inflammable,⁽¹⁾ un projectile lancé par un fusil.⁽³⁾ Ils introduisaient ces matières dans les maisons en enfonçant un panneau de la porte d'entrée⁽⁴⁾ ou en brisant une vitre,⁽¹⁾ et la conflagration était immédiate, dès que la matière incendiaire était dans la maison. Ces incendies allumés scientifiquement étaient la conséquence naturelle du pillage organisé. Les soldats allemands continuaient aussi à tirer des coups de fusil. “ Le 27 août,” dit un témoin allemand,⁽⁵⁾ “ on tira sur moi de derrière la haie d'un jardin, mais sans m'atteindre. C'était dans l'après-midi ; je ne pus voir la personne qui avait tiré.” On peut arriver à identifier la personne en se reportant au témoignage du recteur de l'Université de Louvain, Mgr. Ladeuze, qui, la nuit du 25 août, surprit deux soldats allemands qui tiraient par-dessus le mur de l'*Institut de Chimie* dans la *rue de Namur*.⁽⁶⁾ Un autre témoin allemand, un chirurgien militaire de Landsturm de Neuss,⁽⁷⁾ qui arriva à Louvain dans l'après-midi du 27 août, a déposé comme suit : “ Dans le courant de l'après-midi, j'entendis des coups de feu dans la *rue de la Station* . . . J'eus l'impression que l'on tirait sur nous d'une maison de cette rue, en dépit de mon brassard très visible de la Croix-Rouge. Nous nous appro-

(1) R 19.

(2) e 16.

(3) R 24.

(4) Chambry, p. 52.

(5) D 19.

(6) “ Germans,” p. 107 ; Grondijs, p. 58 ; cp. p. 81, plus haut.

(7) D 21.

châmes de la maison. Un soldat allemand appartenant à un autre bataillon sauta du premier étage et se brisa le haut de la cuisse. Il me dit avoir été poursuivi par six civils qui étaient dans la maison et qui avaient tiré sur lui." Ce chirurgien, jeune homme de vingt-cinq ans, nouvellement arrivé à Louvain, et non familiarisé avec l'idée que les soldats allemands tiraient les uns sur les autres, répète cette histoire sans s'apercevoir qu'elle n'explique pas les coups de feu tirés *de la maison* et dirigés contre lui ; et il accepte, les yeux fermés, la présence des six civils. Le soldat qui échappa à une punition par ce mensonge tirait-il dans la rue parce qu'il était pris de panique ? C'est possible, car les troupes allemandes étaient dans un état de surexcitation nerveuse ; mais il est une autre explication vraisemblable. Lorsque, deux jours plus tard, le 29 août, M. Gibson, secrétaire de la légation des États-Unis à Bruxelles, vint à Louvain faire une enquête sur la catastrophe, on tira sur son automobile d'une maison de la *rue de la Station*, et cinq ou six hommes armés, en costume civil, furent traînés hors de la maison par son escorte et conduits au peloton d'exécution. Mais ils ne furent pas exécutés, car c'étaient des soldats allemands déguisés pour donner à M. Gibson une preuve oculaire que "les civils avaient tiré." Le haut commandement allemand avait déjà adopté cette formule comme théorie officielle, et il était décidé à l'imposer au monde entier.⁽¹⁾

(1) R 27 (Déposition de Mgr. Deploige, président de *l'Institut supérieur de Philosophie* et directeur de *l'Hôpital St.-Thomas*) ; R 29 (Rapport par l'abbé Van den Bergh, accrédité par S.E. le cardinal Piffl, prince-évêque de Vienne, pour faire une enquête pour le compte de la *Priester-Verein* de Vienne).

Après l'exode de la matinée du 27, Louvain fut sans habitants toute la journée, pendant qu'avaient lieu les incendies et le pillage. Mais au crépuscule, un cortège de civils, conduits par des soldats, arriva du nord. C'était le quatrième détachement de prisonniers que l'on avait fait sortir de Louvain la veille. Ils avaient passé la nuit en plein air et avaient été enfermés, dans l'après-midi, dans l'église de *Rotselaer*. Mais au bout d'une heure seulement de répit on les avait fait repartir avec toute la population de *Rotselaer*, et par la route conduisant à la ville.

"En chemin, rapporte une des victimes,⁽¹⁾ nous nous reposâmes un moment. Le curé de *Rotselaer*, vieillard de 86 ans, s'adressa à l'officier qui commandait: 'Monsieur l'officier, ce que vous faites maintenant est une lâcheté. Mes ouailles n'ont fait aucun mal, et s'il vous faut une victime, tuez-moi . . .' Les soldats allemands saisirent le curé par le cou et l'emmenèrent. Des Allemands ramassèrent de la boue sur le sol et la lui jetèrent au visage . . ."

Le curé lui-même a dit ⁽²⁾: "Nous entrons dans Louvain par le canal et la *rue du Canal*. Pas de ruines. Arrivons à la *Grand'Place*. Quel aspect! Église Saint-Pierre! Repos devant l'hôtel de ville. La fatigue me force de m'étendre sur le pavé, tandis que les maisons brûlaient toujours.

"D'autres prisonniers de Louvain et des environs arrivent encore. Bientôt je vois arriver de nouveaux prisonniers de *Rotselaer*, femmes, enfants, vieillards, entre autres un vieillard aveugle de quatre-vingts ans, et la femme du docteur de *Rotselaer*, arrachée de son lit, malade (elle est morte pendant le trajet vers l'Allemagne)."

(1) e 3.

(2) R 16.

“ Sur la *Grand'Place*, dit le premier témoin,⁽¹⁾ la chaleur des maisons en feu était si forte que les prisonniers se serraient les uns contre les autres pour s'en protéger . . . ”

Un troisième témoin a déclaré⁽²⁾ ceci : “ Après y être restés debout pendant une heure, nous dûmes nous diriger vers la gare, par la rue de la Station. Nous vîmes dans cette même rue les soldats allemands pillant les maisons ; ils prenaient plaisir à nous le faire voir ; en ville et à Kessel-Loo, l'incendie redoublait.”

“ Toutes les maisons brûlaient *rue de la Station*,” dit le premier,⁽¹⁾ “ et il y avait même dans la rue des flammes par-dessus lesquelles nous avons sauté. Nous étions étroitement gardés par des soldats allemands, qui nous menaçèrent de nous tuer si nous regardions d'un côté ou de l'autre.”

Et cependant ces victimes, dans leur malheur, sont accusées d'avoir tiré sur leurs bourreaux. “ Le 27 août,” dit un officier mis en cause,⁽³⁾ “ le 3ème bataillon du régiment No. 53 d'infanterie de Landwehr, marchant de *Rotselaar* à Louvain, eut à se charger d'un convoi d'environ 1,000 prisonniers civils . . . Parmi les prisonniers, il y avait un nombre de prêtres belges dont un attira particulièrement mon attention, parce qu'à chaque halte il allait d'un prisonnier à l'autre et leur parlait avec animation ; je dus donc l'observer tout spécialement. A Louvain, nous livrâmes les prisonniers à la *Station*. . . Le lendemain matin, on m'apprit que . . . le prêtre dont il vient d'être parlé avait tiré sur un des hommes de garde, mais l'avait manqué et qu'en conséquence il avait lui-même été fusillé sur la *place de la Station*.”

(1) e 3.

(2) R 17.

(3) D 34.

Tels étaient les bruits qui avaient cours dans l'armée allemande ; mais la déposition de cet officier ne contient aucune allusion à ce qui s'est passé réellement à la *Station* dans la nuit du 27 au 28. Les prisonniers y arrivèrent vers 7 heures du soir et on les fit immédiatement monter dans un train. Leur nombre avait augmenté et ils étaient entre 2,000 et 3,000⁽¹⁾ et l'encombrement était terrible. Le curé de *Rotselaer* fut mis dans un wagon à marchandises qui avait servi à transporter des troupes et qui était muni de banquettes ; mais ce wagon même devait contenir cinquante personnes⁽²⁾ ; la majorité fut entassée dans des wagons à bestiaux qui n'avaient pas été nettoyés, dont chacun⁽³⁾ contenait de 70 à 100 hommes, femmes et enfants qui étaient dans le fumier jusqu'aux genoux.⁽⁴⁾ Ils passèrent toute la nuit dans ces wagons, le train restant dans la *Station*. Le 28 août, vers 6 heures du matin, ils partirent pour *Cologne* ; mais les arrêts et les stationnements étaient interminables, et ils n'arrivèrent à *Cologne* que dans l'après-midi du 31 août. Pendant ces quatre jours, de la soirée du 27 août à l'après-midi du 31 août, on ne donna rien à manger aux prisonniers,⁽⁵⁾ à qui l'on ne permit pas de sortir du train aux arrêts pour se soulager.⁽⁶⁾ “ Nous n'avions rien à manger,” dit l'un d'eux,⁽⁷⁾ “ pas même l'enfant d'un mois.” “ Ma femme allaitait son enfant,” dit un autre,⁽⁸⁾ “ mais son lait se tarit. Ma femme pleurait presque continuellement. L'enfant était atrocement malade et

(1) e 5, 7, 17 ; R 16.

(2) R 16 ; cp. e 10.

(3) e 3, 7, 17 ; “ Germans,” p. 69 (Récit d'un étudiant bulgar).

(4) e 3, 7, 10, 17 ; R 17 ; “ Germans,” p. 68.

(5) e 3, 5, 10 ; R 17.

(6) e 3, 7, 17.

(7) e 3.

(8) e 5.

faillit mourir.” “ Nous avons été sans nourriture pendant deux jours et deux nuits et nous n'avions rien eu à boire avant d'arriver à *Cologne*, sauf qu'un de mes compagnons d'infortune avait une bouteille d'eau, avec laquelle nous nous humections les lèvres.”⁽¹⁾
 “ J'ai demandé un peu d'eau pour mon enfant à *Aix-la-Chapelle* et l'on a refusé de m'en donner. C'est aux soldats que je m'adressais, et ils me crachèrent au visage en me refusant de l'eau. Les soldats me prirent aussi tout l'argent que j'avais sur moi.”⁽²⁾
 “ On ne nous avait pas permis de descendre du train pour satisfaire des besoins naturels, et nous nous sommes tous retenus jusqu'à l'arrivée à *Cologne* où nous avons, à genoux, supplié les soldats de nous laisser descendre.”⁽³⁾

La brutalité des soldats ne reculait pas devant l'assassinat. A *Henne*, où le train s'arrêta à 3 heures 30 du matin, le 29 août, un homme descendit du train pour satisfaire un besoin naturel. Il était du village de *Wygmael*. Il allait vers le bord de la voie, lorsque trois soldats allemands s'approchèrent de lui. L'un d'eux le saisit et le jeta sur le sol et un autre lui donna un coup de baïonnette dans le côté. L'homme cria ; et le soldat allemand retira sa baïonnette et fit voir à ses camarades jusqu'à quelle profondeur elle était entrée. Puis il essuya le sang qui était sur sa baïonnette en la passant dans sa main fermée. . . . Après cela, lui et ses camarades retournèrent l'homme, le visage contre terre. . . . Quelques minutes après avoir essuyé sa baïonnette, il mit la main dans sa poche et en tira un morceau de pain qu'il se mit à manger. . . .”⁽⁴⁾

(1) e 10.

(2) e 5.

(3) e 17.

(4) e 10 ; confirmé par e 11.

Entre Louvain et la frontière, deux hommes qui se trouvaient dans un wagon de voyageurs “tentèrent de s'échapper et brisèrent les vitres. Les sentinelles allemandes tuèrent ces deux hommes à coups de baïonnette⁽¹⁾.”

Deux des personnes qui étaient dans le train devinrent folles⁽²⁾ et deux se suicidèrent.⁽³⁾ Une vingtaine de personnes urinèrent du sang.⁽³⁾ Lorsque le train se remit en route après s'être arrêté à *Liège*, un homme de *Thildonck* fut écrasé, et l'on a supposé qu'il s'était jeté sous les roues pour mettre fin lui-même à ses souffrances.⁽⁴⁾ Quand, à *Cologne*, le train fut vidé, on en retira trois prisonniers morts.⁽⁵⁾

Sur les wagons on avait mis à la craie cette inscription : “ Civils qui ont tiré sur les soldats à Louvain,⁽⁶⁾” et partout où le train s'arrêta en Allemagne, les prisonniers furent en butte aux persécutions de la foule.⁽⁷⁾ Le curé de *Rotselaer* dit : “ A Aix-la-Chapelle . . . un officier vient me cracher à la figure.”⁽⁸⁾ C'est à Aix aussi que les prisonniers destinés au camp d'internement de *Münster* durent changer de train et qu'on les fit passer à pied dans les rues. “ Comme nous marchions,” dit l'un d'eux,⁽⁹⁾ “ les Allemandes et leurs enfants crachaient sur nous.” “ Arrivés à *Aix-la-Chapelle*,” dit un autre témoin,⁽¹⁰⁾ “ la populace allemande nous hua. A *Düren*, entre *Aix-la-Chapelle* et *Cologne*, 4,000 Allemands nous entourèrent. Je me tournai vers une vieille femme qui avait huit enfants, et lui dis : ‘ Est-ce que ces gens croient que nous sommes des prisonniers ? Montrez-leur un de vos petits enfants à la portière.’ Cet enfant avait un mois et il était nu. Quand l'enfant

(1) e 5.

(2) e 3 ; cp. e 7 ; R 17. (3) e 3.

(4) e 10, 11.

(5) e 16.

(6) e 16.

(7) e 10.

(8) R 16.

(9) e 5.

(10) e 3 = R 15.

parut à la portière, il se fit un silence parmi la foule.” “ Lorsque nous arrivâmes à *Cologne*, la foule entourait les wagons et nous accabla de railleries, et quand nous sortîmes elle nous donna des coups de parapluie, nous bouscula et cria : ‘ Fusillez-les ! Fusillez-les ! ’ et les gens faisaient le signe de se passer la main sur la gorge.”⁽¹⁾

Le curé de *Rotselaar*⁽²⁾ dit : “ A *Cologne* . . . nous descendons du train et on nous fait circuler, hommes, femmes, enfants, dans les rues sous la surveillance de la police.” “ En chemin,” dit un autre,⁽³⁾ “ les enfants dans les rues nous jetèrent des pierres.”

Ils furent parqués la nuit dans les jardins d’une exposition appelée “ *Luna Park*,” et c’est là que leur fut faite la première distribution de nourriture — un pain moisi pour dix personnes.⁽⁴⁾ Quelques-uns trouvèrent un abri dans une “ grande roue ” ; les autres passèrent la nuit à la belle étoile, sous la pluie. Leurs gardes s’amusaient à faire agenouiller les prisonniers à tour de rôle et à les menacer de les exécuter.⁽⁵⁾ Le lendemain matin, on les conduisit à la gare, exposés une fois de plus aux injures de la foule, et ils se mirent en route pour leur voyage de retour ; mais tous ne furent pas autorisés à revenir. Un détachement de 300 personnes fut gardé à *Cologne* pendant une semaine, au cours de laquelle on en fusilla 60 sous les yeux des autres, et les survivants furent promenés à travers la ville et soumis plus d’une fois à une exécution simulée.⁽⁶⁾ D’autres⁽⁷⁾ furent envoyés directement d’*Aix-la-Chapelle* au camp d’internement de *Münster*, où la garde civique de Louvain les avait

⁽¹⁾ e 7 ; cp. e 10.

⁽²⁾ R 16 ; cp. e 10 ; R 17 ; “ *Germans*,” p. 68.

⁽³⁾ e 17.

⁽⁴⁾ e 17 ; R 16.

⁽⁵⁾ R 15.

⁽⁶⁾ e 16.

⁽⁷⁾ e 5.

précédés. Dans ce camp, les hommes furent complètement séparés des femmes et des enfants. Un de ces hommes⁽¹⁾ était celui dont l'enfant avait failli mourir en route, et pendant six semaines il fut tenu dans l'ignorance de ce qui était arrivé à sa femme et à son bébé. Pendant les six premières semaines, on ne leur donna pas d'eau pour se laver, et ils n'eurent pas de savon pendant toute la période de leur incarcération. On ne leur permit ni de fumer ni de lire ni de chanter. Le prisonnier en question fut autorisé, par faveur spéciale, à retourner avec sa famille à Louvain le 6 décembre ; mais les autres restèrent.

Pendant ce temps-là, le gros des prisonniers était retransporté en Belgique. Le retour fut presque aussi pénible que le premier voyage ; ils furent encore entassés les uns sur les autres et on les laissa presque mourir de faim,⁽²⁾ mais il y eut moins de retards, et ils arrivèrent à *Bruxelles* le 2 septembre. Pendant l'arrêt à *Bruxelles*, le bourgmestre, M. Max, parvint à distribuer à chacun une ration de pain blanc.⁽³⁾ On les emmena à *Schaerbeek* où ils débarquèrent, et on les fit marcher en colonne jusqu'à *Vilvorde*. " J'étais dans la dernière file," dit l'un d'eux.⁽⁴⁾ " On nous faisait courir vite, et les soldats nous frappaient de la crosse de leurs fusils dans le dos et de leurs baïonnettes aux bras." " En allant à *Vilvorde*, un homme se jeta dans le canal — il était devenu fou. Les soldats allemands lui lancèrent des bouteilles vides ; c'étaient des bouteilles qu'ils avaient prises dans les maisons en passant, et ils buvaient tout le long du chemin."⁽⁵⁾ A *Vilvorde* on leur annonça

(1) e 5. (2) e 3.

(3) e 7, 10, 17 ; R 16, 17.

(4) e 17 ; cp. e 3 ; R 15, 16, 17.

(5) e 7 ; R 16, 17.

qu'ils étaient libres.⁽¹⁾ Ils se traînèrent vers les lignes belges ; mais à *Sempst* d'autres Allemands les firent de nouveau prisonniers.⁽¹⁾ " Les Allemands poussaient leurs baïonnettes tout près de nos poitrines," dit un des prisonniers⁽²⁾ ; " puis quatre d'entre eux se préparèrent à nous fusiller ; mais ils ne tirèrent pas. Un des prisonniers devint fou ; je fus obligé de le contenir, et il me fit beaucoup de mal." Finalement, l'officier qui commandait les laissa aller. Ils demandèrent s'ils pouvaient retourner à Louvain. " Si vous retournez de ce côté, nous vous tuerons," dit l'officier ; " il faut que vous alliez dans cette direction," et il montra la route de *Malines*.⁽³⁾ Il était alors minuit, et il pleuvait à verse. Les prisonniers se remirent en route en trébuchant et, par petits paquets, parvinrent aux avant-postes belges.⁽⁴⁾ Cet atroce voyage en chemin de fer de *Münster* à *Cologne* fut le dernier acte de la campagne de terrorisme commis envers Louvain après la nuit du 25 août, selon le plan arrêté par le haut commandement allemand. Un réfugié qui était retourné dans cette ville, le 28 août, et qui fut arrêté et emprisonné pendant la nuit, fut relâché avec ses compagnons le 29. " Nous ne vous ferons plus de mal," dit l'officier qui commandait, " restez à Louvain. Tout est fini."⁽⁵⁾

Le 30 août, le personnel de l'hôpital *St. Thomas*, qui avait bravé la proclamation du 27 et qui était resté à son poste, entreprit l'œuvre de reconstruction.⁽⁶⁾ Il fut formé un comité de notables, et l'on sonda le major von Manteuffel, l'Étappen-Komman-

⁽¹⁾ e 3, 17 ; R 15.

⁽²⁾ e 17.

⁽³⁾ e 3 ; R 15.

⁽⁴⁾ R 16.

⁽⁵⁾ e 13.

⁽⁶⁾ " Germans," p. 84, seqq. ; R 27.

dant de la ville. Le 1er septembre, une proclamation, signée par le gouvernement municipal provisoire, fut affichée dans les rues⁽¹⁾ avec la sanction de von Manteuffel. Elle faisait part aux habitants d'une promesse des autorités allemandes que le pillage et les incendies cesseraient désormais et les invitait à revenir à Louvain et à reprendre le cours de leur existence normale. La tâche la plus pressante était de déblayer les ruines et d'identifier et d'enterrer les morts. A Louvain seulement, sans comprendre les communes de la banlieue, 1,120 maisons avaient été détruites et 100 civils avaient été tués pendant cette semaine de terreur.

Un soldat allemand a écrit dans son journal, le 29 août⁽²⁾ : " Nous arrivons à Louvain qui était une véritable fourmilière militaire. Le bataillon de la Landsturm de Halle arrive traînant après lui toutes sortes de choses, surtout des bouteilles de vin, et, parmi eux, il y en avait beaucoup qui étaient ivres. Un peloton de dix cyclistes roulait à travers la ville pour chercher du logement, et en montrait une image de dévastation telle qu'il est impossible de s'en faire une idée pire. Des maisons brûlant et s'effondrant entouraient les rues ; quelques rares maisons demeuraient debout. La course se poursuivait sur des débris de verre ; des morceaux de bois brûlaient, etc. Les fils conducteurs du tram et ceux du téléphone traînaient dans les rues et les obstruaient.

" Les stations encore debout étaient remplies de 'logés.' De retour à la gare, personne ne savait ce qui devait se faire. D'abord quelques groupes seulement se seraient rendus en ville, mais alors le bataillon

(1) " Germans," p. 86 ; R 27.

(2) Ann. 8 (extrait du journal de Gaston Klein) : cp. Bryce, p. 80, No. 32.

allait en rangs serrés en ville, pour entrer par effraction dans les premières maisons, pour marauder du vin et autre chose aussi, pardon, réquisitionner. Ressemblant à une meute en débandade, chacun y alla à sa fantaisie. Les officiers précédaient, et donnaient le bon exemple.

“ Une nuit dans une caserne de nombreux ivrognes, ce fut fini.

“ Cette journée m’inspira un mépris que je ne saurais décrire.”

ABRÉVIATIONS.

ARRANGEMENTS TYPOGRAPHIQUES :—

- MAJUSCULES Appendices du Livre blanc allemand intitulé : *The Violation of International Law in the Conduct of the Belgian People's War* (daté Berlin, 10 mai 1915); les chiffres arabes qui suivent les lettres majuscules renvoient aux dépositions contenues dans chaque appendice.
- MINUSCULES Sections de l' "*Appendix to the Report of the Committee on Alleged German Outrages appointed by His Britannic Majesty's Government and Presided over by the Right Hon. Viscount Bryce, O.M.*" (Cd. 7895); les chiffres arabes qui suivent les lettres minuscules renvoient aux dépositions contenues dans chaque section.
- ANN(EXE) ... Annexes (de 1 à 9) des *Reports of the Belgian Commission* (voir plus bas).
- BELG. *Reports (de i à xxii) of the Official Commission of the Belgian Government on the Violation of the Rights of Nations and of the Laws and Customs of War.* (Traduction anglaise publiée pour le compte de la Légation de Belgique par H.M. Stationery Office. Deux volumes.)
- BLAND... ... "*Germany's Violations of the Laws of War, 1914-15.*" compilé sous les auspices du ministère français des Affaires étrangères et traduit en anglais, avec une introduction par J. O. P. Bland. (London : Heinemann. 1915.)
- BRYCE *Appendix to the Report of the Committee on Alleged German Outrages appointed by His Britannic Majesty's Government.*

- CHAMBRY ... *"The Truth about Louvain,"* by René Chambry. (Hodder and Stoughton, 1915.)
- CHIFFRES RO-
MAINS MINUS-
CULES. *Reports (i à xxii) of the Belgian Commission* (voir plus haut)
- DAVIGNON ... *"Belgium and Germany,"* Texts and documents, preceded by a Foreword by Henri Davignon. (Thomas Nelson and Sons.)
- "EYE-WITNESS." *"An Eye-Witness at Louvain."* (London : Eyre and Spottiswoode. 1914.)
- "GERMANS" ... *"The Germans at Louvain,"* by a volunteer worker in the *Hôpital St. Thomas.* (Hodder and Stoughton. 1916.)
- GRONDIJS ... *"The Germans in Belgium : Experiences of a Neutral,"* by L. H. Grondijs, Ph.D., formerly Professor of Physics at the Technical Institute of Dordrecht. (London : Heinemann. 1915.)
- HÖCKER ... *"An der Spitze meiner Kompagnie,"* par Paul Oskar Höcker. (Ullstein & Co., Berlin and Vienna. 1914.)
- "HORRORS" ... *"The Horrors of Louvain,"* by an Eye-Witness, with an introduction by Lord Halifax. (Publié par le *Sunday Times* de Londres.)
- MASSART ... *"Belgians under the German Eagle,"* by Jean Massart, Vice-Director of the Class of Sciences in the Royal Academy of Belgium. (Traduction anglaise par Bernard Miall. Londres : Fisher Unwin. 1916.)
- MERCIER ... *"Lettre Pastorale,"* datée de Noël 1914, de S.E. le Cardinal Mercier, archevêque de Malines.

MORGAN ... "*German Atrocities : An Official Investigation*," by J. H. Morgan, M.A., Professor of Constitutional Law in the University of London. (London : Fisher Unwin. 1916.)

R(EPONSE) ... "*Reply to the German White Book of May 10, 1915*" (Publiée pour les ministères belges de la Justice et des Affaires étrangères par Berger-Levrault, Paris, 1916.)

Les chiffres arabes qui suivent la lettre R renvoient aux dépositions contenues dans la section spéciale à la *Réponse* citée : ainsi, R 15 indique la quinzième déposition de la section spéciale à Louvain de la *Réponse* lorsqu'elle est citée dans le présent ouvrage dans la partie relative à Louvain ; mais elle indique la quinzième déposition de la section spéciale à Aerschot lorsqu'elle est citée dans la partie correspondante du présent ouvrage.

Il est aussi fait des renvois par page à la *Réponse* et alors les chiffres arabes indiquent la page et sont précédés par la lettre " p."

S(OMVILLE) ... "*The Road to Liège*," by Gustave Somville. (Traduction par Bernard Miall. Hodder and Stoughton. 1916.)

STRUYKEN ... "*The German White Book on the War in Belgium : A Commentary*," by Professor A. A. H. Struyken. (Traduction d'articles publiés dans le journal *Van Onzen Tijd* d'Amsterdam, les 31 juillet, et 7, 14 et 21 août 1915. Thomas Nelson and Sons.)

N.B.—Les statistiques dont la source n'est pas indiquée sont extraites de la première et de la deuxième annexe des rapports de la Commission belge. Elles sont basées sur des recherches officielles.

LA ROUTE SUIVIE PAR LES ARMÉES: DE LA FRONTIÈRE À MALINES



LE
TERRORISME
ALLEMAND
EN
BELGIQUE

PAR

ARNOLD J. TOYNBEE

Ancien agrégé du Collège Balliol, Oxford